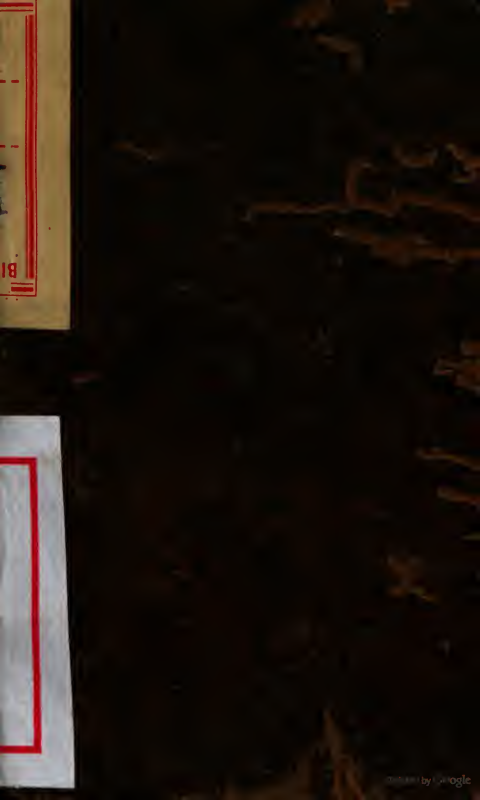
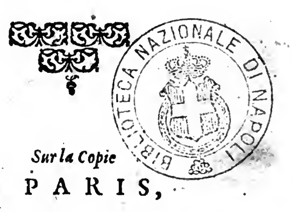


L'ÉTAT DE LA REPUBLIQUE DE NAPLES SOUS LE GOUVERNEMENT *De Monsieur le Duc* DE GUISE.

Traduit de l'Italien

Par M. MARIE TURGE-LOREDAN.



Sur la Copie

A PARIS,

Chez *Federic Leonard* Imprimeur ordinaire du Roy, rüe S. Jaques, à l'Ecu de Venise, *LXXX*.



AVIS
AU
LECTEUR.

VOICI une Relation, qui vous paroîtra bien diferente des Memoires de feu Monsieur le Duc de Guise ; mais l'on m'a fait acroire, qu'elle n'en seroit pas moins bien reçeüe, d'autant qu'elle contient des particularitez curieuses, que ce Prin-

ce n'étoit pas obligé de nous dire. Quand l'Original m'en fut mis entre les mains, je le lûs avec plaisir, & le plaisir me fit naître l'envie de le traduire; seulement pour m'exercer à la Langue Italienne, où je m'étudiois alors. Mais depuis ayant laissé voir ce petit Ouvrage à des gens, à qui je ne le pouvois pas cacher sans manquer à l'obëissance, que je leur dois, j'ay été obligée de consentir, qu'on le mît sous la presse, & que l'on me fit de cette grande Confrairie des Auteurs, dont je ne me serois jamais imaginé, que je dûsse être], & dont j'étois auparavant la premiére à me mocquer. De sorte que j'ay quelque sujet de crain-

craindre, que l'on ne me raille à mon tour, & qu'au lieu de me loüer de ma peine, ou du moins du bon usage, que j'ay fait de mon temps, l'on ne die, que j'eusse bien mieux fait de l'employer à coudre, ou à causer, comme le commun des filles. L'on dira tout ce que l'on voudra, je seray toûjours contente, si je rencontre quelque aprobation parmi les gens sages. Au reste, je ne prétens nullement ternir la gloire de Monsieur de Guise, autrefois grand ami de nôtre séxe; ni servir de caution au Pére Capéce, son Confesseur, de qui vient mon Original, laissant à decider à chacun, lequel des deux dit vrai, ou le Duc, ou son

ſon Confeſſeur, qui a été le ſpectateur, & le témoin de toutes ſes actions, durant ſon ſejour à Naples. A Dieu.



L'E-

L'ETAT
DE LA
REPUBLIQUE
DE NAPLES,
SOUS
LE GOUVERNEMENT
De Monsieur le Duc
DE GUISE.

APRES que les Rebelles de Naples eurent tüé Dom François Toralde Prince de Masse, General des Armes du Peuple, sur un simple soupçon de trahison ; Ils élurent pour leur Chef Janvier Annese, homme de famille fort mediocre,

 a luy

[a] lui associant Marc-Antoine *Brancaccio* [b] en qualité de Gouverneur des Armes. Aussi-tôt qu'il fut élu, il envoia en France le Pére Tomas *de Juliis* Carme, pour y soliciter le prompt départ de l'Armée, qui étoit alors en Provence, où elle faisoit ses préparatifs pour l'Italie, & à Rome *Aniello di Falco*, au Marquis de Fontenay, Ambassadeur de France, pour le prier de sa part & de celle du Peuple, de demander au Roy du secours pour eux. Celui-ci étant arivé à Rome, & y ayant exposé sa commission à Monsieur de Fontenay, il en remporta de grandes assurances d'un prompt & considerable secours. Henri de Lorraine Duc de Guise, étoit alors à Rome pour

a *M. de Guise dit qu'il étoit Armurier de son Métier, & qu'il avoit été élû tumultuairement par cinq ou six cens petits garçons, qui rodant par toute la Ville, insultoient à tous les Bourgeois.*

b *Homme de qualité & de reputation, qui ne pouvant suporter la brutalité & l'ignorance de l'Annese, fit elire M. de Guise.*

pour ſes afaires particuliéres, & aprés avoir été juſque-là ſimple ſpectateur des troubles, & des revolutions de ce Roiaume, il conçût quelque eſperance, de pouvoir un jour s'en rendre le Maitre; Il regarda le Seigneur. Anneſe comme un inſtrument propre pour arriver à cette fin. C'eſt pourquoi lui envoiant Nicolas Marie *Mannara* jeune homme de la Poüille, avec un Frere Récollet chargé de ſes lettres, leſquelles étant cachées dans une de Sandales, arivérent hereuſement, il offrit au Peuple de Naples ſa perſonne, avec un million d'or de ſon Bien, & un autre encore qu'il ſe prométoit d'obtenir de la Maiſon Barberine, & l'aſſiſtance de l'Armée Françoiſe, compoſée de 54. grans Vaiſſeaux, & de 24. Galéres. Ces offres firent beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit d'Anneſe, lequel conſiderant ſa condition, & l'inconſtance d'une Populace ſeditieuſe, ſe tenoit peu en ſûreté, &

vivoit dans une continuelle apre-henſion d'être traité comme le Prince de Maſſe. Au contraire, il ſe croioit couvert de toute ſorte d'accidens aiant le Duc de Guiſe, à qui la Nobleſſe obeïroit plus volontiers, en conſideration de ſa naiſſance, & le Peuple ſe ſoumétroit d'autant plus aiſement qu'il étoit prévenu de la réputation de ce Prince, & entretenu de l'eſperance du ſecours de la France. Les Lettres de ce Duc étant luës dans l'Aſſemblée des Chefs du Peuple, l'on y reſolut unanimement de l'apeller à Naples, & l'on nomma le Pere *Capéce*, de l'Ordre de Saint Dominique, pour aller trouver Monſieur le Marquis de Fontenay & Monſieur le Duc de Guiſe à Rome, le premier pour le prier de faire ſes inſtances à la Cour pour l'envoi du ſecours; & le ſecond, pour l'inviter de la part du Peuple à venir à Naples. Le Pére *Capéce* aiant reçû l'argent de ſon voyage, s'embarqua ſur une Fe-

louque eſcortée de deux Brigantins bien armés. La nuit du 2. de Novembre 1647. paſſant au travers de l'Armée ennemie, il fut pourſuivi, mais en vain, par une Galére, d'où l'on tira ſur lui quelques coups ſans le bleſſer, & il arriva le lendemain au ſoir au Port de Neptune par un fort mauvais tems. Le jour ſuivant continuant ſon voiage, il ariva à Rome ſur le ſoir, & alla au Palais des quatre Fontaines, ou demeuroit Mr. l'Ambaſſadeur de France. Il fut introduit à ſon audience, où il eut le tems de repreſenter l'état, où la Ville ſe trouvoit alors, & de faire ſes inſtances au nom du Seigneur Anneſe, pour avoir du ſecours, & particuliérement de la Poudre, dont ils avoient un extreme beſoin, & demanda en ſuite la perſonne du Duc de Guiſe, qui étoit le point principal de ſa Commiſſion. Monſieur l'Ambaſſadeur écouta ce diſcours avec beaucoup de plaiſir & d'attention, & remercia le Pére

Capéce de tout ce qu'il avoit fait, lui disant d'avoir bonne esperance, & que le Roy son Maitre ne leur manqueroit pas au besoin. Aprés cela, il fit conduire ce Pére dans un de ses Carosses au Palais du Cardinal Mazarin de Sainte Cecile. Le Pére exposa à cette Eminence le sujet de sa venüe, & l'entretint de l'état où il avoit laissé les afaires du Roiaume. Au sortir de là, il retourna chez Monsieur de Fontenay, avec qui il trouva Monsieür de Guise, auquel il presenta les Lettres, que le Seigneur Annese lui adressoit. Le Duc se retira aussi-tôt dans son apartement, (car il demeuroit dans le méme Palais,) & y mena le Pere *Capéce*, à qui il donna une audience fort secrette. Ce Pére lui dit, que le Peuple de Naples, charmé de la réputation de sa valeur, accompagnée de la grandeur de sa Naissance, avoit choisi son Altesse, pour defendre sa liberté contre l'oppression des Espagnols, s'assu-

rant

rant de les chasser bien-tôt du Royaume par son moien. Qu'il venoit donc l'inviter de la part de ce Peuple, de vouloir se rendre à Naples, où il étoit atendu avec une extréme impatience. A quoi le Duc répondit en ces propres termes. Je me „ sens tres-obligé aux Habitans de „ vôtre Ville, de la bonne opinion „ qu'ils ont conçuë de moi, & je „ le leur suis d'autant plus des offres „ qu'ils me font, que je ne trouve „ rien en moy par ou je les mérite. „ Je les accepte néanmoins, & je „ leur en témoignerai ma reconnois-„ sance, jusques à sacrifier ma vie „ pour leur servir dans toutes les „ occasions, qui s'en presenteront, „ & dés maintenant je me déclare „ l'ennemi mortel de tous ceux qui „ le sont, & le seront du Peuple de „ Naples. Aprés quoi tirant de sa poche le Plan de cette Ville, en l'état qu'elle étoit alors, il lui montra au doit les postes que le Peuple tenoit, & ceux que les E-

ſpagnols ocupoient encore. Il ajouta qu'aprés ſon arivée, il étoit reſolu d'ataquer le Quartier de Saint Charles des *Mortilles*, en paſſant par derriére le Château Saint-Elme, &, dés qu'il en ſeroit le Maître, aler droit au Palais Royal, & le batre avec le Canon du Château-neuf, & la plage de Mer qui eſt vis-a-vis, pour en faire déloger l'Armée ennemie. A quoy le Pére *Capéce* repliquant que la Ville manquoit de poudre, le Duc répondit, qu'il ne s'en miſt point en peine, d'autant qu'il ſe chargeoit lui méme de ce ſoin, & qu'il en feroit entrer ſuffiſamment. De plus, il dit à ce Pére, que depuis quelque-temps le bruit de ſon voyage à Naples s'étant répandu à Rome, & en pluſieurs autres endroits: le Pére *Aquaviva*, Jacobin, l'étoit venu viſiter de la part du Comte de *Converſano*, & l'avoit extraordinairement preſſé de vouloir ſe lier d'intereſt avec la Nobleſſe du Roiaume, mais qu'il

luy

lui avoit répondu, qu'il ne feroit rien que ce que le Peuple de Naples voudroit. Enfin, il conclut, qu'il étoit bien resolu de tenir sa parole au Peuple, & qu'avec son aide, il prométoit de tailler en piéçes toute la Noblesse de la Ville & du Royaume.

Le cinquiéme de Novembre, l'on tint une conference sur cette afaire, dans le Palais de Monsieur l'Ambassadeur de France, à laquelle se trouvérent le Cardinal de Sainte Cecile, le Duc de Guise, l'Abbé de Saint Nicolas (depuis Evéque d'Angers) & le Pére *Capéce*, qui proposa à l'Assemblée les Points principaux des afaires presentes du Roiaume. Monsieur de Fontenay dit qu'il jugeoit à propos pour l'interest de la France, que Monsieur de Guise alât à Naples, puis qu'étant de la famille Angevine, qui avoit été autrefois fort aimée dans ce Roiaume, il pouroit mieux que tout-autre se concilier l'affection de

ce Peuple, d'autant plus, qu'il avoit, avec beaucoup de valeur & de reputation, des manieres tres-agreables & fort engageantes, & outre cela un grand usage de la Langue Italienne. Il ajoutoit, que quand méme l'on écriroit à la Cour, pour envoyer un autre Seigneur, leurs Majestés Tres-Chrétiennes n'en pouroient jamais trouver un plus propre ; outre que pendant que l'on en choisiroit un autre, il étoit à craindre, que le Peuple de Naples, naturellement fort inconstant, ne vinst à changer d'avis. Celuy de Monsieur de Fontenay plut à l'Assemblée, & l'on y resolut aussi-tôt le voyage du Duc. A quoy ce Prince donna son consentement, aprés avoir remercié Monsieur l'Ambassadeur des sentimens avantageux qu'il avoit de sa personne. Il étoit d'avis d'attendre la venuë de l'Armée Françoise, qui, à ce qu'il croijoit, devoit ariver bien-tôt prés de Rome. Mais le Pere *Capéce* redoublant

blant ſes inſtances pour le prompt depart du Prince, luy fit changer de reſolution. Il ſe prepara donc à partir, & cependant voulut avoir auprés de ſoy le Pere *Capéce*, à qui il dit un jour, qu'il voudroit bien, qu'il fiſt en ſorte, que le Seigneur Anneſe luy depéchât de nouveau un Courier pour l'inviter de venir à Naples. Ce Pére, pour le contenter, y envoya le Frére Convers qu'il en avoit amené: lequel il chargea de ſes Létres & d'un portrait du Duc de Guiſe en grand pour l'Annéſe. Pendant que ce Frére aloit à Naples, le Duc de Guiſe loüa toutes les Felouques qu'il put avoir [a] à *Ripa grande* & à *Fiumicino*, & fit acheter ſix milliers de poudre du Duc de *Bracciano*, leſquels il fit charger à [b] *Palo*, & fit ſon marché avec luy, pour luy en envoyer autant tous les mois. Ce qui néanmoins

a *Grand abord de Felouques de Naples & de Sicile.*

b *Port de Mer du Duc de Bracciano.*

moins ne s'éxecuta point dans la ſuite. Cependant, le Duc de Guiſe attendoit avec impatience le retour de celuy qui étoit alé à Naples, brûlant d'envie de reçevoir une réponſe de l'Annéſe, & de ſe voir rechercher du peuple avec de nouvelles inſtances. Et comme il ne pouvoit contenir la joye exceſſive qu'il reſſentoit, par l'eſperance qu'il conçevoit de gagner bien-tôt un Royaume, à la barbe d'un fils du Roy d'Eſpagne, & d'une puiſſante Armée qui étoit devant Naples, il diſoit au Pére *Capéce* ces paroles. „ Mon Pére, pouvois-je rencontrer „ jamais une meilleure occaſion, de „ rendre mon nom éternellement „ glorieux, que celle que me fournit „ aujourduy le Peuple de Naples, en „ me priant de le venir défendre „ contre les Eſpagnols? J'eſpére, „ que je leur donneray bien-tôt la „ chaſſe, & Dom Jean d'Autriche „ me verra prendre trois Chateaux „ eſtimés imprenables, malgré la

„ plus

„ plus nombreuſe & la plus floriſſan-
„ te Armée, que la Monarchie d'E-
„ ſpagne ait jamais miſe en Mer.
Telles étoient les penſées, dont le Duc de Guiſe ſe repaiſſoit, & ſa joye aloit toujours en augmentant, à meſure qu'il venoit des gens, pour le feliciter ſur ſon entrepriſe. Il ne laiſſa pas d'y avoir quelque perſonnes, qui luy conſeillérent de ſe comporter avec un peu plus de retenuë & de circonſpection dans cette afaire, d'autant que ſi elle venoit à manquer, toutes ces vanteries le rendroient mépriſable.

Depuis quelque-temps, un certain homme nommé Laurent [a] *Tonti*, s'étoit aquis les bonnes graces de ce Duc, en luy faiſant continuellement cortege à Rome. S'entretenant un joir avec ce Prince ſur ſon voyage de Naples, il luy dit ces pa-
„ ro-

a *Homme de peu de naiſſance, qui avoit ſervi de donneur d'avis au Comte de Monterei, durant ſa Viceroyauté à Naples, il étoit frére d'Auguſtin di Lieto Capitaine des Gardes du Duc.*

„roles. Monſeigneur, ſi je ne „craignois pas de paroitre témeraire „à Vôtre Alteſſe, en luy parlant à „cœur ouvert: ou fou, en voulant „luy donner des cônſeils, à Elle, „dis-je, qui avec ſa prudence na-„turelle, & l'experience qu'Elle „a des afaires du Monde, pou-„roit ſeul le gouverner tout entier: „je luy donnerois un avis, qui étant „mis en pratique, luy ſeroit fort „avantageux, & aideroit beau-„coup à avancer ſes afaires. Le Duc l'ayant pris par la main, luy commanda de parler hardiment, diſant qu'il connoiſſoit bien ſon afection & ſon atachement, & que par conſéquent il reçevroit en bonne part „tout ce qu'il luy pouroit dire. Il „faut, dit le *Tonti*, que Vôtre Al-„teſſe faſſe reſpecter les Egliſes & „les Monaſtéres, & qu'Elle empé-„che ſoigneuſement les gens de ſa „ſuite, de prendre trop de licence „avec les femmes, afin que le Peu-„ple de Naples perde la mauvaiſe „opi-

„ opinion qu'il a de la Nation Fran-
„ çoise sur cét article. Elle fera cou-
„ rir incessamment le bruit, qu'El-
„ le attend un puissant secours du
„ Roy Tres-Chrétien, & Elle sera
„ soigneuse de rendre un compte
„ exact de tout ce qui se passera à son
„ Ambassadeur à Rome, afin qu'il
„ fasse toujours une relation avan-
„ tageuse d'Elle dans les depéches
„ qu'il enverra à la Cour. Elle doit
„ prendre bien garde ne de s'atirer
„ point l'inimitié du Pape, qui pou-
„ roit dans la conjoncture présente,
„ luy faire beaucoup de mal, soit
„ à cause des Droits, que le Siége
„ Apostolique a sur ce Royaume,
„ ou pour le voisinage de ces deux
„ Etats, qui confinent ensemble. El-
„ le sera pareillement soigneuse
„ d'entretenir toute sorte de bonne
„ corespondance avec tous les Prin-
„ ces d'Italie, dont l'amitié luy pou-
„ ra étre d'un grand secours dans
„ les occasions. Le Duc de Guise
goûta fort ces conseils, & dit qu'il
ne

ne manqueroit pas d'en faire ſon profit.

L'onziéme de ce mois, le Pére *Capéce* reçut des létres de Naples, avec ordre de faire de nouvelles inſtances au Duc de Guiſe pour ſon voyage. De quoy ce Prince eut tant de joye, qu'il réſolut de partir dés le lendemain. Il depécha ſur l'heure un Gentil-homme en France, pour ſoliciter l'envoy de l'Armée Navale, & rendre compte à Sa Majeſté Tres-Chrétienne de ſon départ: comme auſſi, pour ſuplier la Reyne Mére, de luy faire tenir une groſſe ſomme d'argent à Rome.

Le douziéme, il partit dans le Caroſſe de Monſieur l'Ambaſſadeur de France, qui voulut l'acompagner avec le Cardinal de Sainte Cecile, & les Abbés de Saint Nicolas & de la Feüillade, ſuivi d'un cortége de ſix autres Caroſſes, remplis de perſonnes de toute ſorte de Nations, qui faiſoiént le voiage avec lui; & eſcorté d'une compagnie de quatre-

vingt

vingt Carabins. Quand il fut à l'Eglise de Saint Paul, il descendit de Carosse, & prit congé du Cardinal, de l'Ambassadeur & de toute la compagnie: Aprés-quoi il monta à cheval, suivi du Baron de Modene, de Monsieur d'Aurillac, du Sieur de Cerisantes, que Monsieur de Fontenai lui avoit donné pour conseil; du Chevalier Michelin Luquois, de Daniel *di Falco*, d'Augustin *di Lieto* Napolitain, du Capitaine *Pansa* ouvrier en Artillerie, de Jean Bâtiste Vital *Scotto*, de Jérôme *Fabrani* son Sécretaire, d'un Chapelain François, & du Pere *Capéce*, avec plusieurs autres gens de sa maison, & prit sa route par Ostie, où il ariva la nuit du même jour. Il y trouva seize Félouques, sur l'une desquelles il s'embarqua avec le Pére *Capéce*. Ils eurent ce jour-là & la matinée suivante le vent trés-favorable, & étant arivez devant *Ponza*, ils découvrirent du côté de *Circello*, trois Galéres que

l'on reconut étre Espagnoles, ce qui les obligea d'aréter ; & toutes les Félouques s'étant assemblées, le Duc consulta, quel parti l'on devoit prendre. Il y eut une personne de la compagnie qui répondit, que chaque Félouque devoit prendre une route diferente, & ce conseil fut suivi. De sorte que les Galéres ennemies ne sachant laquelle poursuivre, elles furent contraintes de se retirer vers *Ponza*, batües d'une grande tempéte, qui survint dans le méme tems.

Le quinziéme, le Duc ariva à Naples avec trois de ses Félouques, & envoia aussi-tôt en donner avis à l'Annése. Celuy-cy en aprit la nouvelle avec une extreme joye, & la fit répandre par la Ville. Ensuite il ala trouver ce Prince avec un grand nombre de gens à cheval, & fit conduire un coursier parfaitement beau pour Son Altesse. Ils se firent mille honnêtetez l'un à l'autre, & le Duc donna toujours le

le titre d'Excellence à cét homme, qui s'en tint trés honoré, & de joie lui presenta le Bâton de commandement, & le pria de monter sur le cheval qu'il lui avoit amené, & s'étant mis à sa gauche, ils alérent tous deux à l'Eglise des Carmes, où l'on chanta le *Te Deum* en Musique, en presence de tout le Peuple. Le Duc fut surpris de voir par les rües une si grande afluence de peuple, & de personnes de toutes sortes de qualitez. Et le peuple admira l'intrepidité de ce Prince, qui voiant venir à soi quantité de boulets de canon, tirés des Chateaux, & du Port, dit assez-hautement, qu'il avoit une grande obligation aux Espagnols, de ce qu'il honoroient sa venüe par la décharge de toute leur Artillerie. Il témoigna une grande devotion pour l'Image miraculeuse de Nôtre Dame de Mont-Carmel, & il en reçut le Scapulaire des mains du Prieur de ce Convent, avec beaucoup de lar-

mes & de tendresse, & le porta toûjours depuis sous son habit. Aprés le *Te Deum*, il se rendit au *Tourjon*, l'un des plus considerables Postes de la Ville, où il acourut quantité de gens, qui ne l'avoient point encore vu, & qui crioient; *Nous voulons voir le Duc de Guise.* Si bien que pour les contenter, il se mit à la fenétre, & les salüa le chapeau à la main, & parmi plusieurs aclamations du peuple, il eut le plaisir d'entendre loüer sa beauté & sa bonne grace. Il ne se sentoit pas de joie parmi tant d'aplaudissemens que le peuple lui faisoit, & pour se le concilier d'avantage, il luy fit jetter plusieurs pieces d'argent, pour la valeur de six cens êcus, que l'Annese lui presenta alors dans un bassin: ce qui redoubla les aclamations du peuple, qui crioit incessamment, *Vive le Duc de Guise, & qu'il soit le bein venu.*

Comme l'Annese apréhendoit d'étre massacré par le peuple, il dit

dit au Duc, qu'il vouloit qu'il demeurât toûjours dans sa maison; par où il couvroit sa peur, & tout ensemble croyoit faire honneur à ce Prince, qui aprés y avoir resisté quelque tems, y consentit à la persuasion du Pere *Capéce*. Il y resta donc à dîner & à souper: Cette maison étoit fort petite, & la Cuisine étant dans l'apartement, où l'on couchoit, l'on y sentoit fort mauvais, à cause de l'odeur continuelle des viandes, qui s'y preparoient. L'heure du coucher étant venuë, l'Annese dit au Duc, qu'il vouloit qu'il couchât avec lui, parce qu'il aprehendoit, que les Espagnols ne luy fissent couper la gorge. Ayant donc renvoié sa femme dans la chambre de dessous, le Duc & lui coucherent ensemble, & l'Annese en usoit si familiérement avec ce Prince, qu'il ne faisoit point de difficulté, de panser devant luy un certain mal de jambe qu'il avoit. Le même jour les Espagnols, à ce que

l'on croit, firent courir un bruit que ce n'étoit point le Duc de Guise qui êtoit arivé, mais un autre qui en prenoit le nom, & lequel les Partisans d'Espagne avoient envojé de Rome pour trahir les Populaires. Ce bruit fit tant d'impression sur les esprits, que le Duc eût été en grand danger de sa vie, si le Cardinal *Filomarini*, Archevéque de la Ville, qui l'ala visiter le lendemain, n'eût déclaré publiquement, que c'étoit le Duc de Guise méme, qu'il avoit long-temps connu & fréquenté à Rome. Le Cardinal en railla avec le Duc, & au sortir de la maison de l'Annese, il dit au peuple, *C'est celuy que vous avez tant desiré, & que Dieu vous envoie, pour défendre nôtre liberté.*

Le Duc demeura quatre jours chez l'Annese, qui ne luy laissoit pas presque la liberté de sortir, si ce n'est pour aler visiter les Postes. Et pendant qu'il êtoit absent, il commandoit à sa femme de se mé-

tre

tre en Oraiſon, & de prier Dieu pour la conſervation du Duc, & pour ſon promt retour. Un de ces quatre jours il fit aſſembler tous les Capitaines d'une certaine Milice qu'ils apellent à Naples *delli Ottini*, & leur déclara qu'il remétoit tout le commandement des Armes entre les mains du Duc. Aprés quoy il luy envoia des Patentes imprimées en ſon nom, par leſquelles le Duc commandoit à tous les Officiers de ſe tenir préts pour obëir à ſes ordres, quand il les apelleroit. Il y eut des gens, qui dirent à l'Anneſe, qu'il ne faiſoit pas ſagement de donner tant d'autorité au Duc, qui ne manqueroit pas, avec le temps, de luy ôter toute l'adminiſtration des afaires. L'Anneſe en prit jalouſie, & dit un jour au Duc qu'il ne trouvoit pas bon, que ſon Alteſſe expédiât les Patentes: & qu'il entendoit qu'elles ſe publiaſſent en ſon nom, & qu'elles fuſſent ſignées par ſon Secretaire; car il ne ſçavoit pas

écrire. Le Duc se facha fort de cet alegué, & se retira aux Carmes, où il fit préparer un Apartement commode pour luy & pour ses gens. Il commença déslors à métre quelque ordre à ses afaires, tenant une Garde de cinquante Carabins, qui le süivoient à cheval par la ville, laquelle étoit commandée par Augustin *de Lieto*. Il prit douze Estafiers, à qui il donna un Livrée de Velours vert, chamaré d'or, les faisant habiller tous à l'Italienne. Il choisit pour son Confesseur le Pére Vincent Marie *Capéce*, à qui il en fit expedier le Brevet, & luy donna un apartement dans son Palais. Il fit tout ce qu'il put pour atirer du monde à son parti, faisant courir un bruit, que si l'Annese restoit en charge, les afaires du peuple seroient en grand danger, vu que c'étoit un homme de peu de courage, & tres-ignorant des afaires Politiques & Militaires. Les peuples avoient tres-bonne opinion du Duc, & les jours

luy

luy paroiſſoient des années dans l'impatience, où il étoit d'en venir aux mains avec les Eſpagnols ſous ſa conduite. Les Capitaines de la Ville en parlerent tous à l'Anneſe, le priant de faire inſtance au Duc de combatre avec l'Ennemi. L'Anneſe ala le trouver, & luy expoſa le deſir du peuple: il répondit qu'il en êtoit content, & qu'il n'étoit venu à Naples, que pour cela, luy déplaiſant fort d'avoir les bras croiſés. Les Capitaines conclurent avec l'Anneſe de faire une Cavalcade à l'Archevéché avec le Duc de Guiſe, & que le Cardinal le reçevroit dans ſon Egliſe, & beniroit une épée à la fin de la Meſſe, prétendant montrer par là, que la Guerre étoit juſte. Ils en envoiérent donner avis au Cardinal, qui en fit dificulté par la crainte qu'il avoit des Eſpagnols; mais comme on menaça de le trainer par la Ville, il fut obligé d'y conſentir: de quoy les Eſpagnols luy ont toûjours voulu du mal. Il ſe

se fit donc une Cavalcade nombreuse, où le Duc marchoit à la gauche de l'Annese, & arivant à l'Eglise Catédrale, ils trouverent le Cardinal habillé Pontificalement, assis sous un Dais. Le Duc & l'Annese se mirent sur la méme estrade, pour entendre la Messe, qui fut chantée par un Chanoine, & ce Prince y communia avec tant de devotion, que le peuple tout atendri en pleuroit de joye. La Messe finie, l'Annese tira de son côté une épée fort riche, qu'il mit dans un Bassin, pour être portée au Cardinal, qui l'ajant bénite, la presenta au Duc, luy disant, qu'elle luy étoit donnée pour la defense du Roiaume & pour briser les fers, sous la pesanteur desquels le peuple gemissoit depuis si long temps. Aprés quoy il le proclama Généralissime des armes du peuple, & défenseur de sa liberté. Ce Prince ceignit l'épée en sa presence, & s'en retourna à sa place, pour entendre la lecture qui

se fit d'un Manifeste, ou plutôt d'un serment, qui commençoit en ces termes. *Henri de Lorraine, Duc de Guise, Comte d'Eu, Pair de France, General des Armes, & défenseur du Roiaume de Naples & de sa liberté.*

Le contenu de cet Ecrit étoit, Qu'il étoit venu à Naples pour delivrer le peuple de cette Ville & de ce Royaume de la Tirannie Espagnole, à quoy il prométoit d'employer son bien & sa personne, donnant sa malediction à tous ses descendans, s'ils ne poussoient pas son entreprise à bout. Il assuroit le peuple du pront secours de la France, luy promettoit de le vouloir servir fidelement, jusques à ce qu'il l'eût delivré des mains des Espagnols, aprés quoy il laissoit à sa discretion de faire de luy tout ce qu'il luy plairoit. Aprés la lecture de cet Ecrit, faite par le Docteur François *Patti*, le Peuple se mit à crier, *Dio lo benedica, Dio lo conserva.* Cette ceremonie finie, le Cardinal accompagna le

Duc & l'Annese au Tresor des Reliques, où on leur montra le Sang miraculeux de S. Janvier, Protecteur de ce Royaume, qui se dissout à la vuë de sa téte, & se congéle dés qu'on la retire. Ensuite, le Cardinal les conduisit jusques à la porte de l'Eglise, où ils prirent tous deux congé de luy, & retournerent aux Carmes, où l'Annese laissa le Duc, & puis se retira dans sa maison. Ce Prince fit imprimer un autre Manifeste, par où il invitoit à son parti ceux de la Ville qui tenoient encore pour l'Espagne, leur prometant de grandes recompenses, comme aussi des Charges & des gratifications aux Soldats, qui abandonneroient le service de cette Couronne, selon la qualité & le mérite des personnes. Il fit jetter des copies de ce Manifeste, avec de l'argent envelopé dedans, au quartier des Espagnols: invention, qui le fit passer pour extremement liberal & genereux, & qui luy atira aussi beaucoup d'Espagnols, par-

ticuliérement des Soldats, lesquels faisant venir en sa presence, il leur demandoit, *Quelle opinion les Espagnols ont-ils de moy?* & ils luy répondoient; *Une si bonne, Monseigneur, que depuis l'arrivée de vôtre Altesse, ils n'ont fait que trembler de peur, d'autant qu'ils connoissent sa valeur incomparable.* Je ne saurois dire la joye que le Duc ressentoit de ces flateries. Il en êtoit si hors de luy-même qu'il alloit aussi-tôt s'en vanter a ses Confidens.

Cependant, il ne laissoit pas de vaquer aux affaires de la Guerre, visitant luy-même les postes, où il se donnoit tous les jours quelque legére escarmouche, avec tuërie de part & d'autre. Il desiroit que l'on fit le Baron de Modene Maistre de Camp General, & ne pouvant pas luy en donner les [a] Patentes, il or-

 donna

[a] *M. de Guise dit que le Baron obtint cette Commission par la faveur du peuple, en dépit de qui il luy fit expédier un Brevet, afin de casser l'élection du peuple par la sienne. Mem. Liv. 2.*

donna à son Confesseur de s'employer pour les luy faire avoir de l'Annese, qui les luy accorda enfin aprés quelques dificultés.

Ce Gentil-homme se comporta tres-sagement dans cette Charge, ménageant les interests de la France avec ceux du Duc de Guise, faisant le devoir de bon Capitaine & de bon Soldat, & reussissant encore excellemment à donner des conseils, lesquels si le Duc eût suivis, il eût évité infailliblement les disgraces, qui luy arriverent aprés. Cependant, les Espagnols ne manquoient pas de songer à leurs affaires. Car tenant la Campagne, ils coupoient les vivres au peuple de Naples, & luy faisoient ressentir les incommodités de la famine. L'Annese alla donc trouver le Duc pour le prier de vouloir batre la Campagne, & ouvrir les passages pour la commodité de vivres, les affaires étant disposées de telle sorte, qu'ils n'avoient rien a craindre au dedans.

Le Prince répondit, que l'on n'avoit qu'à luy fournir du monde & de l'argent, ſans quoy il ne pouvoit pas combatre. On luy compta 100000. écus par l'ordre de l'Anneſe; & les ayant reçus, il dit, qu'il vouloit ſe ſervir alors de cette ſomme pour une levée de cinq mille hommes, mais qu'il ne laiſſeroit pas de la rendre dans un meilleur temps. Par où il vouloit gagner l'amitié du peuple, ſe faire un party, & puis ſe ſaiſir de toute l'autorité, a l'excluſion de l'Anneſe. Il y eut des broüillons, qui luy ſouflerent aux oreilles, que le Duc s'entendoit avec les Eſpagnols, trahiroit le peuple, & tourneroit contre luy la Milice qu'il payoit. Qu'ainſi il devoit prendre garde a tout ce qu'il faiſoit, d'autant plus que les Miniſtres d'Eſpagne avoient promis la Principauté de Salerne au Duc de Guiſe. L'Anneſe prenant cet avis pour vray, ſe mit en tête d'empêcher la levée que le Duc vouloit faire. Il

la consentit neanmoins apres, avec la même facilité qu'il s'y estoit oposé auparavant. L'on commença donc a lever du monde, & toutes les Patentes s'expedioient au nom du Duc & de l'Annese : mais quelqu'un ayant dit a celuy-cy, que cela aloit a la diminution de son autorité, il se plaignit fort du Duc, disant qu'il s'en arrogeoit trop. Ce diferend fut neanmoins apaisé par l'entremise de leurs amis communs, & tous deux continuerent de donner les Patentes.

Dans ce tems-là, il courut un bruit que le Duc de Guise avoit été empoisonné, & l'on en acusoit un certain Napolitain, qui étoit son Sommelier. [a] L'Annese le fit saisir & interroger aussi-tôt, & comme cet Officier persistoit toûjours dans la negation (car en effet il êtoit innocent) on le mit à la question, mais la violence des tourmens ne put

a *M. de Guise parle de ce Sommelier dans le Liv. 2. de ses Mem.*

put jamais extorquer rien de luy. De ſorte que l'on fut obligé de le renvoier abſous. Ce miſerable avoit donné tant de compaſſion à la femme de l'Anneſe, qu'elle le fit penſer dans ſa maiſon, & prit un ſoin tout extraordinaire de le rétablir en ſanté. Cela êtant raporté au Duc, il dit en preſence de quelques gens. *Voiés un peu céte méchante femme, èlle careſſe ceux, qui entreprennent ſur ma vie, parce qu'elle ne ſouhaite rien plus que ma mort.* Enſuite, il ſe répandit en invectives contre ſon mari, le traitant de coquin & de fripon. Il pouſſa même ſon reſſentiment ſi loin, qu'il dit à quelques uns de ſes confidens, qu'il êtoit réſolu de le faire tuer. Mais ſon Confeſſeur l'en detourna, luy remontrant, qui ce ſeroit une grande ingratitude de faire mourir de la ſorte un homme, à qui il avoit de grandes obligations; que tout le monde attribüeroit cette action à une ambition dereglée de commander tout ſeul.

ſeul. Qu'il devoit ménager la réputation du peuple de Naples, que l'on acuſoit d'être le bourreau de tous ceux, qui le gouvernoient. Le Duc ſe rendit de bonne grace à ces raiſons, mais il continua toûjours de parler mal de l'Anneſe, & ne s'en abſtenoit pas même en public. Ayant 5000. Fantaſſis & 800. Cavaliers, il diſpoſa ſa ſortie en Campagne pour le 15. de Decembre 1647. & choiſit pour Place d'armes la terre de Juliane, éloignée de trois milles d'Averſe. Etant ſur le point de partir, on luy aporta la nouvelle, que les ennemis avoient aſſiegé la Doiane, ſi bien qu'il fut obligé de retarder ſa marche, & d'aler ſecourir ce Lieu avec 2000. hommes d'Infanterie. Il s'y donna une eſcarmouche, qui dura plûs de deux heures, & ou il y eut quantité de gens tués du côté des Eſpagnols. Aprés quoy le Duc de Guiſe, tout glorieux de ce bon ſuccës, s'en retourna hors la Porte de Ca-

pouë

poüé, & paſſa cette nuit-là dans une maiſon du Bourg S. Antoine, défendant ſous peine de la vie à tous les Soldats de rentrer dans la Ville. Si bien qu'ils reſtérent tous dans le Bourg. Le lendemain matin, l'on marcha en bon ordre vers Juliane, où l'on ariva ſur le midi; tous les habitans des lieux circonvoiſins y acoururent en armes & groſſirent beaucoup l'Infanterie. Deux jours aprés, ce Prince étant a diner, l'on ſonna l'alarme ſur un bruit, qui s'étoit répandu, que la Cavalerie ennemie ëtoit ſortie d'Averſe. Au commencement, le Duc ne pût croire la choſe, mais a force de meſſages, qui la luy confirmoient, il ſe laiſſa perſuader. Il ſe leva donc de table, & monta a cheval, pendant que le Maiſtre de Camp General mettoit les troupes en état. Il alla contre l'ennemi avec environ 500. Chevaux, & ayant rencontré la Cavalerie Eſpagnole, l'on commença de ſe batre rudement. Le Duc fit de par-

paroître beaucoup de courage dans la mélée,& bien que ſes gens ploiaſſent, il ne laiſſa pas d'avancer toûjours. Le Marquis de S. Julien, qui ſervoit dans l'Armée Eſpagnole, luy dit, *Regarde, ſot que tu es, avec quelle canaille tu t'es mis; ne ſont-ce pas là de braves gens, pour te faire Roi de Naples?* Le Duc luy voulut tirer un coup de piſtolet, mais ſon arme ne prit pas feu. Ce qui fut reparè par un Cavalier, qui êtoit pres de ſa perſonne, lequel dechargea un coup de carabine ſur la tête de ce Marquis, qui en mourut peu de jours apres. Les Populaires eurent du pire dans cette rencontre, où il reſta plus de 100. hommes ſur la place avec 30. bleſſés & 20. priſonniers. Le ſoir, Monſieur d'Aurillac ne ſe trouvant point a Juliane, le Duc de Guiſe s'imagina, qu'il eſtoit priſonnier des Eſpagnols. C'eſt pourquoy il envoya le lendemain matin le Sergeant Major Jean Loüis *Landi* avec un Trompete a Averſe, pour trai-

traiter de ſa rançon. Aprés qu'on l'eut fait entrer dans la Ville, on le conduiſit a l'Egliſe Catedrale qu'il trouva toute tenduë de deüil, pour faire les obſeques de Monſieur d'Aurillac, qui avoit eſté tué d'un coup de carabine. Le Trompete retourna, & raconta au Duc la mort de ce Gentil-homme, & les honneurs qui luy êtoient faits par les ennemis. Le Prince en fut ſenſiblement touché, & fit dire le lendemain des Meſſes pour luy dans toutes les Egliſes. Mais il êtoit bien plus affligé du mauvais ſucces du combat, commençant a s'aperçevoir du peu d'experience & de courage des Populaires, & au contraire de la valeur des Nobles, qui tenoient pour l'Eſpagne, & dont une bonne partie ſe trouvoit a Averſe ſous le Commandement de Dom Vincent d'Etouteville. Il voyoit que les armes de cette populace n'eſtoient pas ſufiſantes, pour luy mêtre la Couronne ſur la tête, ſi la

No-

Noblesse luy estoit contraire. C'est pourquoy il songea aux moyens de se la rendre amie, & de l'atirer a son party. Comme il connoissoit Jean-Louis *Landi* pour un homme d'esprit, & intelligent dans les affaires, & savoit qu'il estoit bien venu auprés de cette Noblesse, il se servit de cet Officier, pour la disposer à entrer en negotiation avec luy. Le *Landi* ayant obtenu un passeport de Dom Vincent, ala à Averse & y fit consentir une partie de ces Seigneurs a une entrevuë avec le Duc de Guise. Pour cet effet, l'on choisit de part & d'autre le Convent des Capucins, situé entre Averse & Juliane, où ils devoient se trouver au nombre de dix, avec un Aide de Camp de chaque party. Le 18. jour de Decembre, destiné pour l'entrevuë, estant venu, le Duc d'*Andrie* de la Maison Caraffe, accompagné de son frere, du Duc de Laurenzane, de Dom Scipion *Pignatelli*, de Dom Charles Gaëtan, de cinq

cinq autres Gentils-hommes, & de l'Aide de Camp Batimille, se rendit à ce Convent, où le Duc de Guise vint avec le Baron de Modené, son Capitaine des Gardes, son Secretaire, son Ecuyer, & six autres Gentils-hommes Italiens. Ce Prince mit 2000. Fantassins en embuscade prés de ce Convent, & se fit preceder, en y allant, par une Compagnie de Cavaliers. Quand il arriva, le Duc d'*Andrie* vint le reçevoir, & aprés plusieurs embrassades & honnêtetés ils alerent ensemble à l'Eglise, où estant entrés ils firent fermer les portes. Le Caraffe commença par de grands complimens, ausquels le Duc répondit par de tres-grandes civilités, disant, qu'il luy étoit fort obligé de toutes les graces, qu'il avoit faites à son frere lors de son passage à Naples; que comme il souhaitoit passionnement son amitié, il êtoit venu luy même, pour la luy demander, & qu'enfin

il

il avoit une extreme joye de traiter avec un homme si considerable par sa naissance, par son courage, & par tant d'autres belles qualités. Comme ce Seigneur commençoit de répondre à ces honnêtetés, le Duc de Guise l'interrompit en le jetant d'abord sur les affaires de Na-
„ ples. Il luy dit, que la Noblesse de-
„ voit abandonner le parti de l'E-
„ spagne, qui étoit aux abois, & hors
„ d'espérance d'en relever jamais.
„ Qu'ils devoient se contenter d'en
„ avoir tant fait pour le service des
„ Espagnols leurs Tirans, & s'unir
„ avec le peuple, dont les afaires
„ étoient en tres-bon état, & de-
„ venoient meilleures de jour en
„ jour. Il leur remontroit, que d'e-
„ sclaves ils deviendroient maîtres,
„ & que s'il persistoient dans leur
„ resolution, ils ne pouroient jamais
„ éviter la fureur du peuple. Je
„ vous promets, continuoit-il, que
„ les secours de la Couronne de
„ France ne vous manqueront ja-
„ mais

„ mais, & que dans peu de jours „ vous verrés son Armée Navale „ dans vos Ports. Si vous apréhendés d'avoir les Populaires pour „ égaux, je vous proteste, Messieurs, „ que je leur ôterai le commandement, & que je le métray entre „ vos mains, & me contenterai „ d'être le fidele compagnon de vôtre fortune.

Le *Caraffe*, qui avoit êcouté ce discours en haussant les épaules d'étonnement; répondit, que la „ Noblesse du Roiaume luy seroit „ éternellement obligée de la consideration qu'il avoit pour elle, „ mais qu'il exigeoit d'eux une chose qu'ils ne pouvoient, ni ne devoient luy acorder; Qu'ils étoient „ résolus de mourir tous les armes „ à la main, pour le service de leur „ Roi. Qu'ils s'étonnoient fort, „ comment un Prince comme luy, „ avoit pu se résoudre de venir à „ Naples, pour défendre un peuple „ fou, inconstant, furieux, & plus „ que

„ que barbare. Prenés y bien garde, Monsieur, je vous en conjure, „ disoit-il, car vous courés grand „ risque d'être paié de la même „ monnoie, que Dom François „ Toralde, & plusieurs autres Chefs „ que cette maudite populace a „ massacrés sans raison, & sans pitié. „ Si vous voulés vous retirer, com- „ me je vous le conseille pour vôtre „ bien, je m'ofre de vous faire avoir „ un passeport de Dom Jean d'Au- „ triche, & des Vaisseaux, qui vous „ meneront, où il vous plaira. Le Duc répliqua plusieurs choses là dessus, mais voiant qu'il perdoit ses peines, il tourna son discours à loüer la Maison Caraffe, & en revanche le Duc d'Andrie éxalta la Maisom de Guise jusqu'au Ciel. Aprés quoy ils se séparérent, le Caraffe reconduisant le Duc jusques au lieu, où il l'avoit reçu. Ce Prince s'étoit atendu de voir à la Conférence le Duc de Matalone, mais ne l'y ayant point vu, il en

eut

eut du chagrin. Et pour ce ſujet il envoia ſon Confeſſeur au Duc d'*Andrie*, pour le prier de ſalüer de ſa part le Duc de Matalone, & de luy dire, qu'il feroit mourir Michel *de Santis*, qui avoit maſſacré Dom Joſef ſon frére. Cet homicide, de garçon Boucher qu'il êtoit auparavant, s'êtant fait Chef de Faction, avoit donné la chaſſe a Dom Joſef, & l'ayant trouvé caché dans la maiſon d'une pauvre femme, le fit tirer dans la ruë, & luy coupa luy-même la tête. Cette action luy aquit de la réputation parmy la populace, & depuis il aloit a cheval par la Ville, precedé d'un Trompete, & êtoit traité d'Excellence [a] par tous ceux qui l'abordoient.

Le malheur voulut pour luy, qu'êtant allé *a* Juliane avec un magnifique Preſent de fruits pour quelques Gentils-hommes de ſes amis, il fut

a Mr *de Guiſe au* Livre 2. *de ſes Memoires, dit qu'il prenoit la qualité de Maiſtre de Camp General.*

la crainte qu'il eut, que ce Seigneur n'obéît pluftôt à l'Annefe qu'à luy, à caufe de la mauvaife intelligence qu'il y avoit eu entre le Cardinal de Richelieu & la Maifon de Guife. Mais ayant apris, que Monfieur de Valencé étoit fur la flotte en qualité de General de l'Artillerie, il luy dêpécha fon Confeffeur avec des lettres & un magnifique regale de fucres & de fruits. Ce Pere eut un long entretien avec ce Seigneur, à qui il reprefenta, que le Duc de Guife, ayant fujet de fe défier beaucoup du Duc de Richelieu, le prioit de vouloir faire en forte, que ce Duc fit entendre au peuple, que l'Armée êtoit venuë à la priére du Duc de Guife, & non point à celle de l'Annefe. Monfieur de Valencé répondit au Pere, qu'il feroit tout

a *M. de Guife au* Liv. 2. *de fes Mem. dit que l'Abbé* Bafchi *luy déclara, que tous les fecours étoient envoyez au peuple de Naples, & à celuy qui avoit la principale autorité dans la Ville, que l'on croyoit en France être le Generaliffime Annefe.*

ce que son Altesse desiroit de luy, & qu'il espéroit d'y réüssir à son contentement, d'autant plus que le General de l'armée ne faisoit rien sans sa participation. Le Pere manda cette réponse au Duc de Guise, suivant les ordres duquel il resta à Naples, pour y observer toutes les démarches de l'Armée, à qui l'Annese envoia quantité de rafraîchissemens.

Pendant ce temps là, l'Abbé *Baschi* restoit toûjours auprés du Duc de Guise a Juliane, luy faisant instance de la part du Cardinal de Sainte Cecile de le faire êlire Protecteur des afaires de ce Roiaume a Rome. Ce Prince le luy promit, mais il fit tout le contraire, & pour empêcher que cela n'arivât il dêcrioit ce Cardinal aux Capitaines & aux Chefs du peuple. Et quand il fut de retour a Naples, & qu'il vit, que l'on y avoit de l'inclination pour ce sujet, il ne feignit point de se dechaîner publiquement contre

luy,

luy, ni de dire qu'il êtoit l'oprobre du Sacre Colege, le joüet de la Cour de Rome, & l'elevé des Courtisannes. Que s'il venoit a Naples le peuple éprouveroit à ses dépens ce que vaut un Gouvernement de Moine, mille fois pire, disoit-il, que celuy des Prêtres, pour lequel les Napolitains avoient tant d'horreur. Comme ces paroles firent impression sur l'ésprit du peuple, l'Abbé *Baschi* ne put jamais le désabuser,

Il arivoit tous les jours des François au service du Duc, & il y en eut plusieurs qui luy aportérent des lettres, où ses amis l'avertissoient de ne se fier pas trop à Jérome *Fabrani* son Secretaire, qui étoit dans la confidence du Prince *Ludovisio*, par le moien d'une de ses parentes, qui étoit au service de la Princesse. Le Duc de Guise communiqua cét avis à son Confesseur & au Baron de Modéne, leur disant, qu'il vouloit se défaire de ce Secretaire. Mais

aprés luy avoir témoigné quelque temps du refroidissement, il luy montra toute la méme aféction qu'auparavant. Les bonnes nouvelles, que son Confesseur luy avoit envoiées de Naples, l'avoient rendu tout joieux; & comme il étoit fort content de toutes les amitiés que Mr. de Valencé luy faisoit, il le pria par ses lettres de faire aler l'armée au quartier de Castell-a-Mare, où il y avoit sous la forteresse cinq Vaisseaux Espagnols, dont l'un étoit chargé de bled. L'armée tira aussi-tôt de ce côté-là, & surprenant les cinq Vaisseaux, elle en brûla deux, & prit celuy, où étoit le bled, les deux autres se sauvant à la faveur du canon de la Forteresse. L'Annese eut dépit de ce que l'armée s'étoit mise en devoir de combatre à la priére du Duc, prétendant que c'étoit à luy de donner les ordres, ainsi qu'il le voulut montrer par une Ordonnance, qu'il publia de prendre les armes au premier signal.

gnal. Et non content de cela, il assembla au Convent des Carmes le Conseil de Guerre, où il proposa de métre un frein à l'autorité du Duc, & de ne luy donner plus d'argent. Le Pére *Capéce*, qui se trouva à cette Assemblée, prit vigoureusement son parti, & fut cause, que l'on ne fit rien à son desavantage. Le Duc ayant apris par les Lettres du Pere le peu de respect que l'Annese luy portoit, & les trames que cet ennemi ourdissoit contre luy, n'eut pas de peine à se laisser persuader du besoin qu'il avoit de retourner prontement à Naples, pour y rompre les cabales. Quand il y fut de retour, il découvrit, que l'Annese aspiroit a se faire Duc de Naples; Mais pour luy en ôter l'esperance, il pria le Pere *Capéce* de traiter avec le peuple, pour luy faire agreér, que ce titre fût déferé a sa personne. Le Pére passa toute une nuit a conclure l'afaire avec quelques Gentils-hommes Napolitains,

& particuliérement avec *Mazillo Caracciolo* son grand Ecuier, Hannibal & Marc-Antoine *Brancacci*, Josef *Palombe*, Onufre *Pisaçani*, *Carlo Longobardo*, & *Cicio Battimiello*, Vincent d'Andrée Tresorier General; le Docteur Daniel *di Falco*, Augustin *Mollo* & Daniel *Portio*. Il leur proposa a tous de faire Henri de Lorraine Duc de la République de Naples, comme étant de la famille Angevine, [a] qui avoit donné plusieurs Rois a Naples, & ayant avec cela l'habilité, la valeur, & toutes les autres qualités requises, a un Prince pour bien gouverner.

„ De sorte, disoit-il, que l'on ne „ poura pas nous blâmer d'avoir „ choisi un tel Chef a nôtre Rê-„ publique: au lieu que nous aprête-„ rions a rire a tout le monde, si nous „ nous laissions plus long temps gou-

a *Par Isabelle de Lorraine, femme de René d'Aujou, Duc de Bar, institué heretier du Royaume de Naples par la Reyne Ieanne en l'an* 1432.

„ gouverner par un homme de basse naissance, grossier, mal-habile, & brutal, comme l'Annese. Avec l'Epée du Duc de Guise, nous sommes assurés de batre les Espagnols, & la France en sa consideration nous enverra toutes les assistances nécessaires, ainsi qu'elle vient de nous envoier une Armée navale à sa priére.

Ces raisons firent d'autant plus d'impression sur les esprits, que tout le peuple ne pouvoit plus suporter le Commandement d'un homme, qui n'avoit rien de recommandable en sa personne; & que beaucoup de de gens n'eussent pas même voulu avoir auparavant pour valet. Il fut donc resolu de se trouver le lendemain matin dans la place des Carmes, avec le plus de monde que l'on pourroit assembler, & d'y proclamer Henri de Lorraine Duc de la Republique de Naples: ce qui s'éxécuta comme il avoit été projeté: Mais pendant que l'on étoit

aſſemblé aux Carmes, l'Anneſe, qui avoit en vent de la négociation du Pére *Capéce*, fut conſeillé par ſes amis, de s'opoſer vigoureuſement aux entrepriſes du Duc. Pour cet éfet, Horace Bartole, Matieu d'*Amore*, & Jérôme *Reppollo*, amaſſérent le plus qu'ils purent de gens pour défendre la Cauſe de l'Anneſe. La nouvelle ne tarda guéres d'en aler au Duc, qui s'en mit ſi fort en colere, que ſe tournant vers ſon Confeſſeur, il luy dit, *Il me prend envie d'aler de ce pas tuer ce coquin de mes propres mains, ou bien il faut que j'abandonne ce peuple ci, qui ne ſait pas connoître le bien que je luy fais.* Le Confeſſeur luy répliqua, *Monſeigneur, ne vous fachés point, car je ferai en ſorte que vous ſoiés content. Ne ſortés point, s'il vous plaît, de la chambre, juſques à ce que je ſois de retour.* Auſſi tôt il aſſembla une trentaine, tant de Capitaines, que d'autres Oficiers, qu'il mena à ce Prince, & leur dit en ſa preſence,
Hé

Hé bien, Messieurs, *Que prétendons-nous faire?* & eux répondant, qu'ils n'en savoient rien, il demanda, si le Gouvernement de l'Annese leur plaisoit; à quoy ayant répondu que non, il leur répeta, *Que voulez-vous donc faire?* Mais comme ils haussoient les épaules, sans s'expliquer autrement, il leur demanda, s'ils seroyent contens d'être gouvernés par Monsieur le Duc de Guise. Ils dirent tous, qu'ils ne disiroient autre chose. Sur quoy le Pére commença de crier, *Vive le Duc de Guise, Duc de la Roiale République de Naples.* Mais ce Prince leur déclara, qu'il n'accepteroit point cette élection, que l'Annese n'eût déposé le commandement. Louis *del Ferro* se chargea de la commission de luy en porter les instances, jurant de le tuer, s'il ne faisoit sa démission de bonne grace. Tous les autres promirent d'exposer leur vie pour le service du Duc, l'exhortant d'accepter le titre & la charge qu'ils luy

déferoient. Sur quoy le Pére *Capéce* voulut enchérir, en luy disant, qu'il esperoit de le voir bien tôt monter au suprême degré de la grandeur. Le Duc de Guise entendoit crier par tout, *Vive le Duc de la Roiale République de Naples*, & quelques-uns méme crioyent, *Vive le Duc de Guise, nôtre Roy, car nous n'en voulons point d'autre.* De sorte que ne pouvant contenir sa joye, il prenoit les mains à son Confesseur, pour les luy baiser, luy disant, *C'est à vous, Mon Pére, que je suis redevable de cette nouvelle dignité, mais soyés assuré qu'il en rejalira sur vous & sur vostre Ordre toute sorte de reconnoissance & de faveurs.* Il y eut des gens, qui crurent, que le Duc ne fut pas content de luy dans cette rencontre, assurant que ce Prince prétendoit d'être proclamé Roy, [a] & non pas Duc. Il est bien

a *Le Duc dans le troisiéme* Livre *de ses Mémoires dit, que s'entendant proclamer Roy, il répondit que son ambition étoit plus reglée, & qu'il se rembarqueroit plutôt sur l'Armée, que de souffrir ce titre.*

bien vray, qu'il s'en étoit expliqué plusieurs fois à ce Pére, qui eût bien voulu le contenter, vu même que c'eût été son propre avantage, que Monsieur de Guise eût été Roy. Mais il n'osa jamais le faire, de peur d'être massacré par le peuple, qui venoit de se soustraire de l'obeïssance des Espagnols, non pas pour prendre un autre Maître, mais pour se gouverner en République. Le Duc montant à cheval au milieu de son Confesseur & de Vincent d'Andrée, suivi d'une infinité de Bourgeois pareillement à cheval, commença de marcher par la Ville, passant premierement par le Marché, pour mortifier quantité de partisans de l'Annese, qui demeuroyent en ce quartier-là. Par tout où il passoit, il entendoit crier, *Vive le Duc de Guise nôtre Duc.* Parmy ces aplaudissemens il ala à la Vicairie, & s'étant fait aporter les clefs par le Concierge, donna la liberté à tous les prisonniers. Au sortir de là, voulant

viſiter les autres endroits de la Ville, on luy donna avis que l'Anneſe, acompagné de grand nombre de gens armés, êtoit entré aux Carmes, y avoit forcé la Garde, s'étoit emparé violemment de ſon Apartement, & ſe fortifioit dans le Convent & dans le Clocher. Sur cet avis le Duc vouloit retourner aux Carmes, mais il en fut détourné par pluſieurs de ſes amis. De ſorte qu'ayant fini ſa Cavalcade au Convent de [a] S. Laurent, & la nuit l'y ayant pris, il réſolut de la paſſer en ce lieu, où il fut laiſſé avec mille Benedictions. Le Duc y aſſembla ſon Conſeil, [b] où l'on délibera d'envoier à l'Anneſe le Pere *Maramma*, Religieux de ce Convent, & qui avoit quelque crédit à Naples, pour le perſuader de poſer les Armes, puis-qu'il voyoit que tout le peuple

a *Ancien Palais des Rois de Naples, où tous les Magiſtrats vont rendre juſtice.*

b *Ce Convent eſt le lieu, ou ſe font toutes les déliberations, qui concernent l'Etat.*

ple aplaudiſſoit au Séreniſſime Duc de Guiſe, l'aſſurant que s'il ſe ſoumétoit de bonne grace, il en obtiendroit, comme d'un Prince genereux, tout ce qu'il auroit pu deſirer. Le Pere *Maramma* ala donc trouver l'Anneſe, & luy perſuada tout ce qu'il voulut, ayant afaire à un homme ſans cœur & ſans eſprit. La réponſe de l'Anneſe fut, qu'il étoit content de voir Monſieur de Guiſe Duc de la République de Naples, puiſque le peuple le vouloit ainſi, & pour marque de cela, il envoya avec ce Pere trois ou quatre de ſes Confidens à ce Prince, pour luy proteſter, qu'il êtoit prêt de reçevoir ſes ordres, & qu'il ne deſiroit rien d'avantage, que de vivre ſous ſa protection. Le Duc répondit, qu'il étoit tres-ſatisfait de la maniére, dont l'Anneſe en uſoit avec luy, & qu'il ne manqueroit pas auſſi de reconnoître libéralement les ſervices, qu'il avoit rendus au peuple de Naples. Puis ajoûta, *Il a bien fait*,

car

car j'eusse bien sçû trouver les moiens de le faire renoncer, & de luy aprendre qu'il ne fait pas bon se joüer au Duc de Guise. Ayant donc renvoyé les gens de l'Annese, il apella dans sa chambre le Pere *Capéce*, le Capitaine de ses Gardes, & quelques autres personnes de sa Confidence, à qui il demanda ce qu'il faloit faire, pour être élu Duc dans les formes. Ils répondirent, qu'il faloit assembler tous les Capitaines de la Milice avec l'Elu *a* du peuple dans l'Eglise de S. Augustin, que l'on apelle d'ordinaire la place du peuple, & se faire élire à la pluralité des voix. Cette Assemblée se fit le jour suivant dans cette Eglise, où il fut élu, à toutes voix, Duc de Naples pour sept ans; aprés quoy l'Elu du peuple, *b* ala luy préter le serment de fidelité. Le Duc remercia ses Electeurs, témoignant d'être fort satisfait,

a *C'est comme le Prevôt des Marchands, ou le Lieutenant Civil de Police.*

b C'étoit André *Terra-di-Lavoro.*

fait, d'avoir été élu pour un si long-temps. Car il dit à son Confesseur, qu'en sept ans il pouroit bien faire quelque chose. Il partit donc du Convent de S. Laurent, & s'en retourna aux Carmes, suivi d'une infinité de peuple, parmy les aclamations duquel arivant à la porte de l'Eglise de ce Convent, il trouva l'Annese, qui luy fit une réverence jusques à terre, & l'acompagna à la Messe, où entendant proclamer le Duc de Guise, il pâlit plusieurs fois; de quoy le Duc s'aperçevant, luy fit plusieurs grimaces, & se môqua de luy à la vuë de tout le monde. Le lendemain, le Duc publia un Edit, par où il donnoit part de son élection, & prométoit d'observer tout ce qu'il avoit promis dans l'Eglise Catédrale entre les maîns du Cardinal *Filomarini*, défendant sous peine de la vie de bruler aucune maison, ni d'atenter à la vie de qui que ce fût. Et comme il aprehendoit, que l'Annese ne

sou-

ſoulevât le peuple contre lüy, il diſoit à ſes confidens, qu'il le faloit tüer, d'autant que ſi l'on le laiſſoit vivre, il ſeroit toujours en état de faire du trouble. Il faiſoit obſerver toutes ſes démarches par des gens qu'il tenoit à gages, pour luy en rendre compte. Quoy que l'Anneſe ſût quelque choſe de toutes ces menées, il ne laiſſoit pas de faire toujours ſa cour au Duc, qui s'aperçevant, que tout cela n'étoit que feinte & diſſimulation, luy jetoit inceſſamment des railleries, qui l'auroient fait mourir de rage, s'il eût eu l'eſprit de les entendre.

Si les afaires des Eſpagnols empiroient de jour en jour par terre, elles n'êtoient guére meilleures ſur mer, où leur Armée étoit inceſſamment aſſaillie par la Flote de France, juſques ſous leurs Fortereſſes même, où ils perdirent pluſieurs Vaiſſeaux. Mais quelques ſervices, que les François rendiſſent à ce Duc, il n'en uſoit pas plus honnêtement avec

eux. Car ſe croyant déja le Maître abſolu du Royaume, parce qu'il venoit tous les jours des gens apoſtés par les Eſpagnols ſe rendre à luy, & luy préter le ſerment de fidelité, il ſe figuroit qu'il pouroit bien ſe paſſer des ſecours de la France. Il diſoit publiquement, que les Napolitains avoyent eu bonne raiſon d'ériger le Royaume en Republique, & de ne vouloir point du Gouvernement de la France, parce qu'elle leur eût envoyé de Vice-Roys qui les euſſent ſucces juſques aux os, & euſſent fait encore pis que les Miniſtres d'Eſpagne: & que, ſelon toutes les aparences, le Cardinal Mazarin n'eût pas manqué de leur donner le Cardinal de ſainte Cecile, ſon frere, mille fois plus méchant que pas un Gouverneur Eſpagnol. Il ſe plaiſoit à dechirer les François dans toutes les occaſions, ſans conſiderer, qu'il s'immoloit à leur vangeance, autant de fois qu'il ſe laiſſoit échaper des paroles

roles indiſcrettes, ou injurieuſes.

Un jour, voulant acheter de l'étofe pour ſe faire habiller, & s'en êtant fait aporter de pluſieurs ſortes pour choiſir, lorſqu'il en vit une à fleurs de Lis d'or, que le Marchand avoit aportée tout exprés, croyant luy faire bien ſa cour, il luy dit, *Hé mon ami, qu'eſt ce que cela? j'ay autant d'horreur pour les fleurs de Lis, que le Diable en à pour la Croix, & tu veux que je les porte ſur mon corps?* Et prenant cette piéce, il la jetta par terre, & marcha deſſus, diſant à ce Marchand de luy aporter d'autres êtofes. Il avoit coutume de dire par galanterie, *Si l'on me demande, où je ſuis né, je répondrai, hors de la France, dans une Félouque, & que j'ay été batiſé ſur le Mole de Naples.* Le Pere *Capéce* l'avertit un jour, de s'abſtenir de ces diſcours odieux, d'autant que s'ils venoient à être raportés à Monſieur l'Ambaſſadeur de France à Rome, cela pouroit luy faire un tres-grand tort. Son Capitaine

taine des Gardes, qui étoit present, repliqua, que son Altesse pouvoit parler comme bon luy sembloit; qu'elle n'avoit que faire de l'Ambassadeur de France, à qui elle pouroit donner bien du fil à retordre, quand il voudroit se méler de ses afaires. Le Pere répondit au Capitaine, qu'il parloit trop hardiment d'un Grand-Seigneur, qui avoit montré tant de zéle & de partialité pour les interéts de son Altesse; & se tournant vers elle, il luy dit, *Monseigneur, je vous suplie de m'excuser, si je parle si librement, mais vous devriez considerer que vos afaires commencent déja d'aler tresmal.* Le Duc luy répliqua, *Vôtre ombre vous fait peur, mon Pere, ne vous métés en peine de rien, tous les François ne sont que des fous, & des Ivrognes.* Ces discours licentieux contre les François furent atribués à la haine qu'il portoit à la Maison Royale, à cause de plusieurs torts que sa Famille en avoit reçus en la personne de

de ſon Ayeul, tué aux Etats de Blois, à coups d'Alebarde, & de ſon grand Oncle le Cardinal de Guiſe, qui y fut poignardé dans l'antichambre du Roy: comme auſſi par reſentiment du traitement fait à ſon propre Pere que l'on avoit envoyé mourir en éxil. D'ailleurs, comme il s'êtoit mis en tête de devenir Roy de Naples, & qu'il regardoit la France, comme l'unique endroit d'où pouroit venir la ruine de ſes vaſtes deſſeins, il croyoit avoir ſujet de haïr cette Couronne, & de ſe déchainer contre elle: au lieu que tout autre, qui eût été meilleur Politique, eût pris une route toute contraire, de peur de s'atirer l'indignation d'une Puiſſance, qui pouvoit faire tant de mal. Il donna part de ſon élection a pluſieurs Princes, tant d'Italie, que des autres Païs: Et comme il croyoit déja la Couronne de Naples entre ſes mains, écrivant a quelques Cardinaux de ſes amis, il ajouta de ſa propre main

a la fin de ses Lettres, qu'il espe-roit, que dans peu de temps, il leur en écriroit d'autres, dont la souscription porteroit un plus grand titre. Il est bien vray, qu'il vivoit en Roy, tant il estoit libéral & magnifique; ce qui le faisoit aimer du peuple. Il fit une action que je crois ne devoir pas passer sous silence. C'est qu'entrant une des Fêtes de Noël dans l'Eglise de Carmes, & la Veuve de *Maz-Anielle* s'étant jetté a ses pieds, il la releva de ses propres mains, quand on luy eût dit qui elle estoit, & aprés l'avoir consolée de la mort de son mari, il luy dit, qu'ayant plusieurs obligations a sa mémoire, elle pouvoit demander a son Confesseur tout ce dont elle avoit besoin, & que rien ne luy seroit refusé. Le Pere *Capéce* luy donna de l'argent pour retirer quelques joyaux & hardes qu'elle avoit mises en gage, & outre cela le Duc luy assigna une pension de cinquante écus par mois. Mais a mesure qu'il

ga-

gagnoit l'affection des Napolitains, il perdoit celle des François, qu'il ne pouvoit soufrir auprés de sa personne. Il commença par le Sieur Cérisantes qu'il fit emprisonner dans la prison des Carmes, sous prétexte, que cet homme parloit mal de luy. Les ennemis du Duc informoient l'Annese de tout ce qui se passoit, & le poussèrent enfin à donner avis aux Chefs de l'Armée Navale du peude respect, que ce Prince portoit au Roi & à ses Ministres, qui étoit le vray moien de le rétablir dans sa premiére autorité, aux dépens du Duc, son persécuteur. Un Prêtre Napolitain, nommé *Giacomo Gallo*, s'ofrit à l'Annese, pour porter de sa part ces avis au Duc de Richelieu & au Grand Prieur d'Auvergne, à qui il remontra en effet, que le Duc de Guise étoit l'ennemy juré de la Couronne de France; qu'il se servoit de ses secours pour se faire Roy de Naples; mais que s'il le devenoit jamais, l'on

l'on verroit bien-tôt éclater sa haine contre le Roy Tres-Chretien, & contre toute la Nation; que depuis qu'il s'étoit fait élire par force Duc de Naples, il n'avoit point cessé de dresser des embuches au General Annese, sans avoir d'autre sujet de le tourmenter, que parce qu'il étoit tout dévoüé à la France, & tenoit envers elle une conduite, qui reprochoit tacitement au Duc le déréglement de la sienne. Ces paroles firent assés d'impression sur l'esprit de ces Chefs pour les dégoûter de luy, & leur faire prendre des mesures toutes contraires aux précedentes. Cependant ce Prince, qui ne savoit point ce que l'on brassoit contre luy, apliquoit ses soins aux afaires du Gouvernement. Il cassa tous les Oficiers, que l'Annese avoit mis, & leur en substitua d'autres. Il ouvrit les Tribunaux, & créa vingt-quatre Juges, douze pour le Civil, & douze pour le Criminel, choisissant pour cela les principaux Do-

ɕteurs de la ville. Il transfera la Doane du lieu, où elle estoit, derriere le *Tourjon* des Carmes, y mettant des Officiers, à qui il ordonna de ne lever point d'autres droits que ceux que l'Empereur Charles-Quint avoit établis, ainsi que le peuple le désiroit. L'on en retiroit par jour cinq ou six cens écus seulement, parce qu'il y avoit peu de trafic, & cet argent servoit à payer la soldatesque. Il fit batre de la monnoye de toute la vaisselle, que l'on avoit pillée aux Gentils-hommes, qui tenoyent le party des Espagnols. La monnoye d'argent êtoit de la valeur de quinze grains, & faisoit une livre de Rome, ou de Florence; elle avoit pour son coin ces quatre Lettres d'un côté, S.P.Q.N. c'est à dire, *Senatus PopulusQue Neapolitanus*, & au revers il y avoit une Croix de Lorraine, avec ces mots, *Henricus Lorena Dux Reip.* Il ne changea point l'emprainte d'une monnoye d'argent qu'ils appellent

ent à Naples *Tre Cinquine*, afin que e debit en fût plus facile par tout le Royaume, qui eſt un conſeil, que luy donna le Docteur Auguſtin *Mollo*. Tout cet argent n'êtoit pas de loy, parce que le Duc & ſon Capitaine des Gardes, qui entendoient tres-bien la Chimie, y employoient, à ce que l'on diſoit, tous les ſecrets de leur Art. L'on batit encore de petites piéces de cuivre, & entre les autres le *Tournois*, qui d'un côté portoit les quatre Lettres S. P. Q. N. & au revers trois épis de bled liés enſemble avec cette Légende *Pax & Ubertas*: [a] Emprainte, que l'on donna auſſi à la monnoye, qu'ils apellent *Grana*. Ces piéces donnérent lieu au peuple de ſe plaindre, parceque de deux des anciennes, l'on en faiſoit quatre des modernes. Le Duc de Guiſe en fut averti par ſon Confeſſeur, qui luy remontra, que cela luy faiſoit per-

a *La Ville de Naples n'avoit ni l'un ni l'autre.*

dre ſon crédit au dedans & au dehors, & fourniſſoit de beaux moiens aux Faux-Monnoyeurs.

Le ſoin des Afaires Civiles ne luy fit point oublier celles de la Guerre. Car il viſitoit tous les jours les Poſtes, où il ſe donnoit ſouvent de rudes eſcarmouches, & toujours avec perte des Eſpagnols. Il y avoit un de ces Poſtes apellé *le Vomero*, [a] tenu par le peuple, & gardé par un certain Sergent Major nommé Alexis, avec qui les confidens du Duc de *Turſi* de la Maiſon *Doria* traitérent, pour rendre ce lieu aux Eſpagnols. Ce Capitaine demanda du tems pour y penſer, & en conféra avec un certain Prêtre de ſes amis, nommé Dom Joſef *Scoppa*, homme d'eſprit, ruſé & entrepenant, qui luy répondit, qu'il feroit bien facile de prendre le Duc de *Turſi* priſonnier, en luy donnant de bonnes paroles, & puis l'invitant à un pourparler avec eux en quelque endroit,

a *C'eſt une eſpéce de Fauxbourg de la Ville.*

droit, où l'on dresseroit une embu„ scade. A la verité, disoit-il, il y „ a un peu de trahison; mais que ne „ fait-on pas pour la Foy & pour la „ Patrie, pour le service de laquel„ le tout est permis? si vous le fai„ tes, vous ne manquerés pas d'en „ tirer une bonne récompense, & „ moy je vous donneray les moiens „ d'exécuter l'entreprise. C'est „ pourquoy parlés-en au Duc, afin „ qu'il nous donne la permission de „ traiter avec le Duc de *Tursi*. Ils alérent tous deux trouver le Prince, à qui ils firent entendre le dessein qu'ils avoient de faire le Duc de *Tursi* prisonnier, pourvu que son Altesse leur donnât permission de traiter avec les ennemis. Cela parut d'abord impossible au Duc; mais comme il ne risquoyt rien à leur donner son consentement, il leur dit; *Faites, comme vous l'entendés; si vous m'amenés ce Duc prisonnier, vous en aurés une ample récompense.* Ayant donc assemblé une troupe de leurs

amis, ils écrivirent à *Doria*, de vouloir se trouver à tel jour dans une certaine maison du Fauxbourg de *Chiaya*, voisine du Palais de *Gravina*, mais de venir avec peu de monde, d'autant que son Excellence n'avoit rien à craindre d'eux, qui pareillement se fioyent a elle. Le *Doria* s'en raporta a leur bonne foy, & se rendit au jour préfix au lieu destiné, accompagné de peu de gens. Il passa par l'Eglise de Sainte Marie *in Portico*, & y attendit quelque temps le Capitaine Alexis & le Prêtre. Ces deux hommes avoyent mis grand nombre de Mousquetaires à l'entour de la maison, où se devoit faire l'entrevüe; & ayant apris, que le *Doria* êtoit dans l'Eglise, ils le firent avertir de venir. Il ala donc les trouver, & aprés les avoir salués, il se mit à discourir avec eux en presence de l'Internonce, du Prince d'Avelle, son petit-fils, & l'héritier de sa Maison, & de Dom Prosper *Suardo* qu'il avoit amenés. Là

dessus,

deſſus, le Prêtre ayant donné le ſignal, les Mouſquetaires ſortirent de l'embuſcade, & ce Prêtre prenant deux piſtolets, ſe tourna vers *Turſi*, luy diſant, *Vous étes le priſonnier du Sereniſſime Duc de Guiſe.* Les Soldats ſe ſaiſirent pareillement du Prince d'Avelle, & de Dom Proſper, grand ennemi du peuple, laiſſant aler l'Internonce, dont la détention eût ofenſé le Pape, que l'on avoit beſoin de ménager. Ils firent marcher ces trois Seigneurs juſques au *Vomero*, & là, les ayant fait monter en caroſſe, ils les conduiſirent aux Carmes. La nouvelle de cette priſe s'étant déja répandüe parmi le peuple, le monde acouroit de tous côtés pour les voir. Ils arivérent ſur le ſoir aux Carmes, où le Duc de Guiſe les reçût dans ſa Sale, en préſence de l'Anneſe, & de tous les Chefs du peuple. Le *Doria* aperçevant le Duc, luy fit une profonde reverence, & l'ayant abordé, luy dit, qu'il eſtoit fort content

 tent

tent de se trouver entre les mains d'un Prince de sa sorte. Le Duc l'ayant reçû avec toute sorte d'honneur, jusques à luy ofrir plusieurs fois la main, le mena avec les deux autres Seigneurs dans sa Chambre, où s'étant assis tous quatre, il dit à „ *Doria*. Vôtre Excellence & sa „ compagnie n'ont rien à craindre : „ elles sont entre les mains d'un „ homme qui desire les servir. Elles „ reçevront de moy tout le bon „ traitement que je voudrois reçe- „ voir en pareille rencontre. Le *Do-* „ *ria* rëpliqua en ces termes, Je vois „ bien, Monsieur, que vous ne ce- „ dés en rien à Messieurs vôtre Pere „ & vôtre Ajeul, que j'ay eu le „ bon-heur de connoître, & dont „ j'ay éprouvé la generosité ; & je „ m'estime maintenant aussi heu- „ reux d'être vôtre prisonnier, que „ d'être en liberté. Le *Duc* estoit choqué de ce que le *Doria* ne luy donnoit point le titre, ni de *Serenissime*, ni de *Duc*, qu'il avoit vou-

lu s'atirer en luy donant celuy d'*Excellence.* Dom Prosper parla peu, & le Prince d'Avelle encore moins, pour n'être point obligés de luy donner les titres qu'il prétendoit. Comme il croyoit que le *Doria* ne manquoit à luy rendre cet honneur, que faute de mémoire, parce qu'il estoit fort vieux, il adressa plusieurs fois la parole à son Confesseur, qui estoit present avec son Capitaine des Gardes, afin que le *Doria* vît par les responses de ce Pere, qu'il estoit traité d'*Alteße Royale.* Mais quoy qu'il pût faire, jamais ce Vieillard ne l'apéla autrement que, *Signor Duca, mio Padrone.* Ils furent ensuite reconduits par le Duc jusques au lieu, où il les avoit reçus, & puis furent menés avec bonne escorte au Convent de S. Laurent pour cette nuit-là, son Altesse défendant à tous les Officiers de leur laisser parler qui que ce fût sans un ordre exprés, excepté le Capitaine de ses Gardes, son Confesseur, &

Vincent d'Andrée, qui avoit la commiſſion de leur fournir toutes les choſes neceſſaires. Le Duc leur envoya le ſoir même ſon Capitaine des Gardes avec un preſent magnifique de fruits, de ſucres, & de confitures, dont il y avoit cinquante hommes chargés. Quand le *Doria* vit ce régale, il dit, qu'il eût falu, que tous les quartiers des Eſpagnols ſe fuſſent êpuiſés, pour en faire autant, & qu'une telle magnificence reſpondoit bien à la generoſité hereditaire de la Maiſon de Guiſe. Le „ Capitaine luy dit, que le Sereniſ- „ ſime Duc de la Royale Républi- „ que ſon Maître, prioyt ſon Excel- „ lence, & les deux autres Seigneurs, „ de ſe tenir joyeux, ſans ſe mette „ en peine de rien, d'autant que ſon „ *Alteſſe Royale*, n'épargneroit „ rien de tout ce qu'elle pouroit con- „ tribuer à leur ſatisfaction. A quoy „ il ajouta de ſon chef, qu'il ſuplioit „ ſon Excellence de ne point trou- „ ver mauvais, qu'il l'avertit de

„ don-

„ donner à ſon *Alteſſe Royale* les ti-
„ tres, qui luy eſtoient dûs. Le *Doria* répliqua que Monſieur le Duc de Guiſe eſtoit ſon grand Patron, qu'il eſtoit prêt de luy obéir en toutes choſes, & n'eſperoit que de luy, d'être protegé contre la fureur d'un peuple enragé. Le Capitaine s'atendoit à voir donner à ſon Maître le titre de *Sereniſſime Duc*, mais jamais il n'en put remporter autre choſe que ces paroles, *Signor Duca, mio Padrone*.

Le Duc reſſentoyt une extrême joye de tenir de tels priſonniers, & en recompenſe, il fit le Capitaine Alexis Meſtre de Camp, & donna à Dom Joſef *Scoppa* une Charge pour un de ſes parens. Les Eſpagnols furent tres-mortifiés de la priſe de ces trois Seigneurs, & particuliérement Dom Jean d'Autriche, qui en témoigna autant de déplaiſir, que le Duc de Guiſe en montroit de joye.

Au commencement du ſouleve-

ment, le peuple fit faire un Etendard de veloux rouge, qui portoit d'un côté une Nôtre-Dame de Mont-Carmel & le mot, *Libertas*, pour devise, avec une Couronne fermée, & fleurdelisée, & ces quatre lettres S. P. Q. N. & de l'autre les armes de l'Annese. Le Duc y ayant fait ajouter les siennes, le fit arborer sur le *Tourion* des Carmes. Dés qu'il y parut, les Espagnols tirérent toute leur Artillerie pour l'abatre, mais il demeura toujours entier jusques à la fin.

Le Duc de Guise avoit tous les jours quelque nouveau sujet de joye, voyant venir de jour à autre à son obeïssance quelque Place importante, d'où l'on chassoit les Gouverneurs Espagnols. Il en envoyoit d'autres en leur place, & reçevoit avec beaucoup d'amitié ceux qui venoient luy prêter le serment de fidelité, au nom des Villes qui se rendoient. Il étoit soigneux de rendre compte de ses bons succés à divers

divers Princes: Et afin que ses exploits fissent plus de bruit à Rome, il y envoia Laurent *Tonti*, en qualité de Résident de la Royale République. Il apéla à Naples tous les *Capipopoli* de tous les endroits du Royaume, & plusieurs y vinrent en effet, comme Sébastien *di Lauro*, qui comparut avec six cens Bandis, & fut confirmé dans sa Charge; Paul de Naples, qui en amena trois mille, & aporta quantité de presens au Duc, auprés de qui il resta longtemps, & en obtint la patente de Vicaire General de la Poüilla; *Polito della Pastina*, qui aporta pareillemeut de beaux presens, & amena cinq chevaux de race, & s'en retourna à Salerne, avec des patentes de Vicaire General de la Calabre. Le Duc envoya des patentes de General dans la terre de Labour au Baron de Modene qui étoit à Juliane en qualité de Mestre de Camp, avec mille hommes entretenus aux dépens du Duc de Guise. Il confirma

encore dans leurs Charges Jean *Sabato* à *Foggia*, & le Capitaine Christian à Ariane. Comme on luy demandoit de toutes parts de la poudre & du canon, & qu'il en manquoit, il fit de nouvelles instances au Duc de Richelieu, General de l'Armée Françoise, de luy en fournir. Celuy-cy luy envoya dire, que la poudre luy avoit manqué, & qu'il eût un peu de patience. Le Duc de Guise fut surpris de cette réponse, d'autant plus qu'il savoit, que les Galéres estoient fournies de toutes les choses necessaires, & que peu de temps auparavant le General luy en avoit fait ôfre de son chef.

Cherchant la cause d'un changement si subit, on luy dit, que c'étoit le message de Dom *Giacomo Gallo*. C'est pourquoy il le fit emprisonner, sans vouloir jamais acorder son élargissement à l'Annese, qui le luy demanda plusieurs fois avec de tres-grandes instances. De sorte que cet homme se trouvant ofensé du refus,

re-

recommença ses mauvais offices contre le Duc du Guise. Mais il ne put faire la chose si secretement, que cela ne vinst à la connoissance des amis de ce Prince, qui apréhendant la retraite de l'Armée, le prioyent de desabuser le Duc de Richelieu: mais il leur répondoit toujours, qu'il n'avoit point peur de cela, parce que la Couronne de France avoit trop d'intérest à ôter ce Royaume aux Espagnols; & se soucioyt peu en quelles mains il tombât. Et il est surprenant, qu'il ne s'aperçût pas que la France avoit raison d'empêcher, que ce ne fût entre les siennes, aprés tout ce qu'il avoit montré d'aversion pour elle. Il ne laissa pas d'envoier quelques uns de ses confidens aux Chefs de l'Armée, pour leur remontrer la fausseté des acusations de l'Annese: mais quoy qu'il pût dire, le General resta toujours bien persuadé, qu'elles étoient vrayes. De sorte qu'il ne mit guére à se retirer de Naples, emmenant jus-

jusques au Navire chargé de bled, que l'on avoit pris à *Castell-à-Mare.* Ceux qui nuisirent d'avantage à Monsieur de Guise furent l'Abbé *Baschi*, le Pere Thomas *de Juliis*, & *Luigi del Ferro*, lesquels ayant reconnu les mauvaises dispositions de ce Duc contre la France, (car il ne faloit que l'entendre parler) avoyent confirmé tous les raports de l'Annese, & avoyent encore enchéri sur les mauvais offices de Dom *Giacomo Gallo.* Le Duc, qui en fut informé, tâcha de les faire prendre, mais ces trois hommes en ayant eu le vent, se sauvérent une nuit dans la Flote, avec laquelle ils passerent en France. Le peuple, ne voyant plus l'Armée Françoise, se mit à murmurer contre le Duc avec d'autant plus d'aigreur, qu'il avoit perdu l'espérance d'avoir le Vaisseau chargé de grains, lequel eût pu soulager en partie la disette, où il se trouvoit alors. Le Duc métoit tout son esprit à l'apaiser, faisant courir le bruit, que l'Ar-

l'Armée s'étoit retirée, pour aler au devant de quantité de munitions, que la France luy envoyoit. De sorte qu'on la reverroit bien-tôt, & plus puissante, & plus nombreuse qu'auparavant. Les amis de l'Annese entretenoyent malicieusement la mauvaise humeur du peuple, & particuliérement un Docteur de la Maison Gennare, un Prêtre frere du Pere *de Juliis*, & le Docteur Antoine *Basso*, lesquels le Duc fit emprisonner avec plusieurs autres. Le premier eut la tête tranchée dans le prison: le second eut sa grace; le troisiéme qui estoit haï mortellement du Duc, fut condanné & executé à mort nonobstant toutes les instances que le Cardinal *Filomarini* fit, pour avoir sa grace. En alant au suplice, il disoit au Prêtre qui l'assistoit. *Mon Pere je suis aussi injustement condanné, que celuy ci* (montrant le Crucifix qu'il tenoit à la main) *a été crucifié.* Un de ses freres courut la même risque pour avoir pleuré sa mort, & sans

ſans le Cardinal, qui pria pour luy, comme il avoit fait pour ſon frere, ſes larmes luy euſſent coûté la vie. Ces exécutions eſtoient jugées injuſtes par la plus part du monde, & comme elles eſtoient raportées à *Doria* par ceux même qui le gardoient, il commençoit de craindre, que le Duc de Guiſe ne voulût entreprendre ſur ſa perſonne, & ſur celle de ſon Neveu, que l'on avoit arêté depuis ſa détention. Dom Jean d'Autriche travailloit de tout ſon pouvoir à ſa délivrance, & envoya un Gentil-homme Eſpagnol, de l'Ordre d'*Alcantare* au Duc, pour preſſentir, ſi la choſe eſtoit poſſible, avec ordre de n'en point parler, s'il n'y voyoit quelque aparence; & de tâcher d'obtenir au moins que le *Doria* pût avoir quelques-uns de ſes confidens auprés de ſa perſonne. Ce Chevalier parla au Duc, & luy recommanda ce priſonnier de la part de Dom Jean, & le Duc luy permit de parler à ce Seigneur en preſence

de

de ceux qui le gardoient. Quand cet Espagnol entra dans la Ville, le Duc mit si bon ordre, que toutes les ruës, par où il devoit passer, estoient remplies de provisions, & particuliérement de pain. Ce qui donna de l'étonnement à cet Envoyé. Il salüa le *Doria* de la part de Dom Jean, & luy demanda ce qu'il désiroit. Ce bon Vieillard respondit, qu'il ne souhaitoit rien d'avantage, que de se voir en possession des bonnes graces de son Altesse Serenissime, qui ne cessoit point de le combler de ses faveurs, lesquelles le rendoient heureux jusques entre les mains de ses ennemis; Qu'il luy suffisoit d'avoir trois ou quatre de ses vieux domestiques avec un chien: ce qu'il obtint, & luy servit de divertissement durant sa captivité. Comme il savoit la familiarité, que le Confesseur avoit avec le Duc, il l'envoya prier un jour de vouloir luy donner une visite. Le Pere en eut la permission du Duc. Il ala trouver le *Doria*, & luy

luy ayant demandé ce qu'il plaisoit à son Excellence de luy ordonner, ce Seigneur répondit en ces termes;
„ Vous m'excuserés, mon Pere, si
„ je vous ay donné, la peine de ve-
„ nir, mais vous devés vous en pren-
„ dre à vôtre propre bonté, & au
„ grand crédit, que je say que vous
„ avés auprés de Monsieur le Duc
„ Guise. Il faut que je vous die,
„ qu'étant comme vous êtes d'une
„ Religion, qui a pour Fondateur
„ S. Dominiqne, dont la Maison est
„ aliée de si prés au Roy d'Espagne,
„ vous devriés bien employer vôtre
„ pouvoir a ramener ce peuple sédi-
„ tieux & rebelle a l'obeïssance de son
„ Prince naturel, qui est prêt de luy
„ pardonner; ce qui vous feroit be-
„ aucoup d'honneur, & vous procu-
„ reroit une belle récompense. Il est
„ vray, répondit le Pere, que je suis
„ le Vassal de la Couronne d'Espa-
„ gne, mais je n'ay pas tout le crédit
„ que l'on pense. Les afaires sont si
„ mauvaises, que l'on ne peut plus
„ les

„ les acommoder. Et je ſuis aſſuré,
„ que ſi je voulois m'en mêler, je
„ n'en ouvrirois pas plutôt la bou-
„ che, que le peuple me métroit en
„ piéces : outre que le Sereniſſime
„ Duc de Guiſe, ne prêteroit jamais
„ l'oreille à aucun acord. Mais s'il y
„ a quelque autre choſe que je puiſſe
„ faire auprés de ſon Alteſſe pour le
„ ſervice de vôtre Excellence, je
„ ſuis prêt de reçevoir & d'éxécuter
„ ſes commandemens. Je vous prie
„ en grace, répliqua le *Doria*, de ſa-
„ voir du Duc de Guiſe, mon Pa-
„ tron, ce qu'il prétend faire de
„ moy, qui ſuis un pauvre Vieillard
„ languiſſant, & de m'en donner
„ avis. C'eſt une obligation tres-
„ grande que je vous auray. Le Pere
le luy promit; & quand il fut de
retour au Palais, le Duc, qui l'aten-
doit avec grande impatience, luy
demanda quel titre le *Doria* luy
avoit donné. Le Pere répondit, ce-
luy de *Signor Duca*, puis luy expoſa
l'envie que ce Seigneur avoit de ſa-
voir

voir ce que l'on vouloit faire de luy.

Quelques gens, qui étoient présens conseilloient au Duc de Guise de luy acorder sa liberté pour deux cens mille écus, & quelques-autres pour quatre cens, mais se souriant à ces propositions, il dit au Pere de retourner vers *Doria*, & de luy faire entendre, qu'il n'étoit pas au pouvoir du Duc de Guise, de le mêtre en liberté, parce qu'il étoit le prisonnier du peuple; mais qu'il luy prométoit de la luy obtenir, s'il vouloit abandonner le parti d'Espagne, & disposer le Seigneur Jannetin son fils, à venir au service du peuple, *a* avec l'Escadre des Galéres, dont il étoit General. Le Pere *Capéce* fit ce message à *Doria*, qui à peine en eut entendu la premiére parole, „ qu'il dit: Jamais Charles *Doria* ne „ fera cette lâcheté, & je me don-

„ ne-

a *Si le Duc de Tursi eût voulu faire ce que le Duc de Guise demandoit, il n'eût eu que faire de son intercession pour être mis en liberté.*

„neray bien garde de ternir la „gloire de mes Ancétres, qui m'ont „laiſſé tant de glorieux exemples de „fidélité, par une action ſi déteſtable. Je ſuis déja vieux, & je ne „veux pas que la derniére ſcéne de „ma vie ſoit moins belle que les „autres. J'ay vécu trop long-temps, „pour ne pas ſavoir, comment un „homme d'honneur doit mourir. „Monſieur le Duc de Guiſe m'y „trouvera tout réſolu, quand je luy „feray à charge. Aprés que le Pere *Capéce* eut raporté ce diſcours, le Duc en fit une raillerie, & ne ſe mit plus en peine de ce pauvre Seigneur.

Les murmures du peuple n'interrompirent pas ſes amours. Dés ſon arrivée à Naples, il commença d'aimer la Veuve de Dom François Toralde, ſans l'avoir vûe. Sa paſſion s'étoit alumée ſur le reçit, que l'on luy en avoit fait, comme de la plus belle Dame du Royaume. Il donna la ſeconde place dans ſon cœur à la

Du-

Ducheſſe de la Roque, dont le mari étoit dans le party des Eſpagnols, & qui paſſoit pour une des plus belles femmes de la Ville. Un jour cette Dame luy ayant envoyé demander je ne ſay quelle grace, le Duc s'informa qui elle étoit, ſur quoy luy ayant été répondu, que c'étoit une des plus grandes & des plus charmantes Dames du Royaume, il dit à l'envoyé, d'aſſurer cette Ducheſſe, qu'il vouloit eſtre un de ſes plus fidéles ſerviteurs; qu'elle commandât librement, & qu'il ſe tiendroit toute ſa vie tres-honoré d'éxecuter ſes ordres. Dés lors ils commencérent à s'écrire tous deux, & le Duc paſſoit tous les jours deux fois ſous le le balcon de cette Belle, luy faiſant de profondes révérences, & en reçevant de pareilles d'elle en preſence de tout le monde.

Pendant que le Duc s'amuſoit à faire l'amour, le Baron de Modéne faiſoit rudement la guerre aux Eſpagnols; & ſerroit de tous côtes la

Ville

Ville d'Averſe. Aprés qu'il eut menaçé pluſieurs fois les habitans de mêtre tout à feu & à ſang, s'ils ne ſe rendoient, ils déclarerent enfin au Seigneur d'Eſtouteville, leur Gouverneur, qu'ils vouloient abſolument ſe rendre. Si bien que ce Seigneur s'eſtant retiré à Capoüe, le lendemain de ſon départ, le Baron de Modéne fut reçu à bras ouverts dans la Ville. Le Duc de Guiſe en ayant apris la nouvelle, s'y tranſporta. L'entrée qu'il y fit fut remarquable, par les cris continuels de *Vive France*, & par la mortification qu'il eut de les entendre. Il dit à quelques Officiers, qu'il avoit à ſes côtés, que l'on ne pouvoit pas luy faire un plus grand dépit, que de crier ces *Vive France*. Tant ſa paſſion luy broüilloit le jugement. Car pendant qu'il vouloit perſuader aux Napolitains, qu'il attendoit le retour de l'Armée de France, & qu'il avoit beaucoup de credit auprés de cette Couronne, il donnoit

ſujet de croire le contraire, en montrant ſi peu de reſpect, & tant de haine pour elle.

La reddition d'Averſe aporta beaucoup de commodités au peuple de Naples. Car on y trouva ſix cens mouſquets, trente mille boiſſeaux de bled, avec quantité de biſcuit, & bonne proviſion de poudre, & la meilleure partie de tout cela ſe porta à Naples. Le Duc fut reçû par le Clergé dans la Catédrale, où l'on chanta le *Te Deum* en ſa preſence. Tous les habitans témoignerent beaucoup de joye de ſa venüe, & la juſtice qu'il fit d'un ſoldat, acuſé d'avoir pillé un Bourgeois, a luy concilia l'amour de ce peuple. L'on trouva dans la maiſon du Gouverneur ſept Enſeignes d'Infanterie, aux Armes du Roy d'Eſpagne, leſquelles le Duc envoya à Naples par le Chevalier Michellin pour les porter ſolennellement aux Carmes, & les apendre aux voutes de l'Egliſe. Il

a *Il le fit pendre ſur le champ.*

Il s'en retourna le même jour à Naples, où il reçut quantité de presens, dont il régala ensuite les Dames, mais particuliérement la Veuve du Seigneur Toralde & la Duchesse de la Roque.

L'aquisition d'Averse ne satisfaisoit pas entiérement le Duc, parce qu'il manquoit d'argent, sans quoy il ne pouvoit pas soutenir la guerre. Il apela donc un jour son Confesseur, & luy dit. Il me semble que „ ce seroit nostre avantage de nous „ unir avec la République de Veni„ se, qui pouroit nous fournir de „ l'argent, & à qui nous donne„ rions en échange des soldats de „ mer, dont elle à grand besoin. Il „ seroit donc bon d'en traiter avec „ son Resident. Le Pere *Capéce* l'ala trouver, & convint avec luy d'une entrevüe pour le lendemain avec le Duc, dans un lieu tiers, pour ne donner point d'ombrage aux Espagnols. Ce Ministre ayant vu le Duc, promit d'en écrire au Sénat, à con-

Pendant que le Duc s'empressoit si fort d'atirer les Nobles à son parti, les Populaires faisoient tout leur possible pour les exclure, contraignant le Prince d'en venir a l'élection de Senateurs, qu'ils avoient demandée, & qui leur avoit été refusée tant de fois. L'auteur de ce refus estoit le Docteur Augustin *Mollo*, qui s'étoit insinué bien avant dans les bonnes graces du Duc, & estoit devenu Regent de la Vicairie; Charge, qui ne s'estoit jamais donnée qu'a des gens de grand mérite, & qui avoient rendu d'importans services a la Couronne. Car il avoit conseillé au Duc de se délivrer de leurs importunités par cette responsse generale; *Elisés les, vous autres, qui y avés interét*, & de métre cependant la dissension entre les Capitaines *dell'Ottine* & de la Milice, faisant entendre separement aux deux partis, que l'élection des Senateurs leur apartenoit. De sorte qu'ils ne purent jamais s'acorder,

& qu'ils furent même sur le point d'en venir aux mains. Outre cela, le Duc prétendoit, que ces Senateurs devoient estre pris, partie de la Ville, & partie du Royaume, ce qui rendoit l'élection impossible, a cause des autres Villes, qui dans la conjoncture presente des afaires, ne pouvoyent pas envoyer a Naples, pour proceder a cette election, que le Duc apréhendoit, parce qu'elle tendoit au retranchement de son autorité. Il y eut des gens parmy le peuple, qui virent bien, que tout cela estoit un artifice du Docteur *Mollo*, & pour ce sujet ils conçurent une haine mortelle contre luy, & le menaçerent plusieurs fois de le traîner par les rües de Naples. Le Duc, qui voyoit bien le mécontentement, que le peuple avoit des obstacles, que l'on aportoit a l'élection des Senateurs, commença de haïr & mépriser les Populaires, & d'honorer au contraire les Nobles, qui estoient en grand nombre dans

dans ces Quartiers-la. Ceux-cy, pour reſpondre aux careſſes du Duc, luy témoignerent ſecrettement le cas qu'ils faiſoient de ſa perſonne, & luy firent dire, qu'ils n'aloyent point luy faire leur cour, de peur d'être inſultés par les Populaires, en paſſant par le Marché, dont toutes les maiſons étoient occupées par ces gens-la: qu'ils le prioyent donc de vouloir changer de demeure, & ſe loger dans quelque lieu, où ils puſſent avoir un libre commerce avec luy. Le Duc préta l'oreille a ces propoſitions, & demandant a ſes confidens en quel endroit il ſe pouroit mettre, on luy conſeilla de prendre le Palais de Dom *Ferrante Caracioli*, prés de la Porte Capoüane. Cette maiſon fut auſſi-tôt meublée, & l'on y porta toutes les tapiſſeries, & autres meubles plus précieux, que l'on avoit pillés ſur les Nobles, qui tenoyent le parti d'Eſpagne, leſquels avoient été déclarés rebelles. Le peuple, a qui ce

changement déplaisoit, le fit prier de vouloir rester aux Carmes, mais il respondit, qu'il couroit trop de risque dans ce Convent, qui estoit fort exposé a l'artillerie des Ennemis, & dont plusieurs apartemens estoient mal sains; ajoutant, que ce lieu pouvoit pas contenir toute sa Cour, avec le grand nombre de Religieux qui y estoient. Il ala donc au Palais de Dom *Ferrante*, où il donna l'apartement, qui tenoit au sien a son Capitaine des Gardes; *a* le second a son Secretaire; le troisiéme a son Confesseur; le quatriéme aux quatre Chevaliers de Malte François, qu'il entretenoit, & le reste a tous les gens de sa maison. Il augmenta sa Garde de 50. chevaux, & de quarante Alebardiers. De sorte qu'il faisoit beau le voir marcher par le Ville, precedé de quatre Trompettes à cheval, suivis de cent Cavaliers avec des carabines & des pistolets, & puis

a *Augustin di Lieto.*

puis un Trompette, que l'on apeloit le *Trompette de Guiſe*, apres lequel marchoient les quarante Alebardiers, vêtus ſuperbement à l'Alemande, leſquels précedoient immédiatement le Duc. Il étoit porté dans une chaiſe couverte de drap d'or, environné de gens habillés de la même livrée que les Eſtafiers, & acompagné de ſes quatre Chevaliers de Malte à cheval, deux à droite, & deux à gauche; au milieu deſquels il ſe métoit, quand il aloit à cheval; & c'étoient ces Chevaliers, qui reçevoient les Mémoires & les Requêtes, que l'on vouloit luy préſenter. Quand il aloit à cheval, ſa chaiſe le ſuivoit, avec un autre cheval couvert d'une houſſe verte brodée d'or. Et quand il aloit en chaiſe, il eſtoit ſuivi de deux chevaux. Enfin, la marche finiſſoit par cinquante Officiers de ſa maiſon à cheval, & un des *Capi-popoli*, qui menoit quantité de ſoldats à pied. Si cette magnificence atiroit les

yeux, elle luy atiroit aussi bien de l'envie de la part du peuple, qui disoit fort librement: *Voila où va nôtre argent, pendant que nous atendons en vain l'Armée Navale de France, & les millions qu'il nous a promis. Il ne nous donne rien du sien, & prend incessamment le nôtre.* Tous les *Monts* de Naples avoient manqué, parce qu'il en avoit donné l'administration à ses amis, qui tous en avoient abusé sous son autorité; & le Docteur Augustin *Mollo*, qui avoit la direction de celuy de l'Annonciade, le plus riche de tous, l'avoit entiérement épuisé par l'enlévement de toute l'argenterie, qui y êtoit en gage, laquelle il fit métre en monnoie; & par le transport de toutes les pierreries, qui s'y gardoient. Mais ce qui fâchoit d'avantage le peuple, c'est que tout se donnoit & s'ôtoit à la fantaisie de son Capitaine des Gardes. Cet homme s'êtoit rendu insuportable par ses maniéres d'agir. Il mènoit une vie licen-

licentieuſe, & paſſoit tout ſon temps avec les Courtiſanes , à qui il faiſoit des dons exceſſifs de ce qu'il avoit pillé & rapiné de tous côtés. L'on attribuoit la cauſe de ſa faveur à l'amour, que le Duc faiſoit à ſa ſœur, que l'on avoit vu ſouvent luy jetter des confitures par les fenêtres, quand il paſſoit devant ſa porte. Cette Demoiſelle n'êtoit pas fort belle de viſage, mais elle avoit tres bonne grace , ce qui en amour vaut mieux que la beautê. Elle avoit un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit de ce Prince, qu'il faloit paſſer par ſes mains, pour obtenir de luy ce que l'on deſiroit. Son frére fut une des cauſes principales de la ruine du Duc , que l'on commença de mêpriſer, quand on vit, qu'il ſe laiſſoit gouverner abſolument par un homme, qui n'êtoit remarquable, que par ſes dêbauches, & par toute ſorte de mauvaiſes qualitez. Il y eut des gens, qui en parlerent au Baron de Modêne, luy remontrant le tort, que le Duc ſe

faiſoit en conſervant un homme, qui abuſoit de ſon autorité, & le chargeoit du mépris & de la haine publique. Le Baron en parla un jour au Duc, & l'exhorta de ſe defaire de ce Favori, donc il pouroit donner la Charge à quelque perſonne de qualité, qui luy feroit de l'honneur & des amis. Ce Baron penſoit bien faire, mais il ſe trompa dans ſon calcul. Car non ſeulement le Duc de Guiſe continua toute ſa faveur a ce méchant homme, mais l'avertit encore de ce que le Baron luy avoit dit en confidence. Ce qui fut l'origine d'une haine mortelle entre ce Seigneur & le Capitaine des Gardes, & la cauſe de tous les deſordres ſuivans. Car ce Capitaine commença dés lors de revoquer tous les ordres, que l'autre donnoit en qualité de Maiſtre de Camp General. Un jour qu'il êtoit dangereuſement malade, le Baron promit cent écus à celuy, qui luy en aporta la nouvelle, parce qu'il regardoit ce favori comme la

ruine

ruine du Duc & des afaires du peuple. Cependant, la fortune ne laiſſoit pas de rire encore par intervale au Duc. En ce temps, la Ville de Nole fut priſe par Sébaſtien *di Lauro*, qui en ſaccagea la meilleure partie, quoy qu'elle ſe fût rendüe par capitulation;.& fit mourir tout ceux, qui tenoient pour l'Eſpagne. Dom *Ferrante Caraccioli*, qui y commandoit, y fut tué d'une mouſquetade. Quand cette nouvelle fut portée au Duc, il en témoigna beaucoup de joye au dehors, diſant parmy le peuple, qu'il êtoit ravi de voir exterminer les Nobles, & particuliérement de ce que Dom *Ferrante Caraccioli* avoit été tué, bien qu'il en fût tres fâché au dedans. Il avoit envie d'aler à Nole, comme il avoit fait à Averſe, mais il changea d'avis, quand on luy eut dit, que l'Anneſe & ſes partiſans travailloient à ſoulever le peuple contre luy.

Le jour ſuivant, on luy aporta la nouvelle de la reddition de Capoüe,
 dont

dont il fit de grandes réjoüiſſances. Il en fit donner part au Duc de *Turſi*, pour le mortifier, mais il le fut à ſon tour de la réponſe genereuſe que fit ce Seigneur, qu'il avoit un extréme deplaiſir de ce que le Roy ſon Maître avoit perdu cette Ville. Et ce fut bien un autre de boire pour luy, quand la nouvelle ſe trouva fauſſe, & qu'il ſe vit béflé & pris pour dupe, luy, qui ſe piquoit fort d'en faire paſſer aux autres. En ce même temps il donna la liberté à Monſieur de Cériſantes, à la priere du peuple, & de quelques François. Et peu de temps aprés, il l'envoya à a la *Cava* & a *San Severino*, pour en amener a Naples la Milice du Païs, dont il donna le commandement au Meſtre de Camp, *Mellon*, qui ala mettre le ſiége avec trois cens hommes d'Infanterie & cinq cens chevaux devant la Tour de l'Annonciade, à huit milles de Naples, ſur le chemin de Salerne; Tour, qui coupoit le commerce de ces deux Vil-

Villes. Comme ce Capitaine fut quelque tems devant la place, sans rien avancer, tant la resistence des assiégez fut vigoureuse; le Duc fut obligé d'y aler en personne. Il fit batre le Château, qui regarde du côté de Naples, & puis fit donner l'assaut, où il signala son courage, s'exposant intrépidement aux mousquetades, qui voloyent de tous côtés. Aprés le combat, son Confesseur luy ayant dit, qu'il faisoit mal d'aler ainsi aux coups, sans se confesser auparavant, il luy respondit par une fausse bravoure, que *c'étoit une action de pusillanime, que de se confesser avant que de se batre, & qu'il n'avoit jamais vu mourir à la guerre, que ceux, qui s'étoient confessez;* Car, ajoutoit-il, *un péché mortel sert de curasse à un soldat pendant qu'il combat.* Ayant laissé le Capitaine *Mellon* devant l'autre Château, qui regarde Salerne, qui peu de jours aprês fut abandonnè par les Espagnols, il s'en retourna le soir même tout joyeux

yeux a Naples, & dit au Pere *Capéce*, qui le félicitoit sur sa victoire; *Vous aprendrez bien-tôt la nouvelle de la prise de Cajéte, que je fais traiter avec le Gouverneur de la Place pour douze cens pistoles.*

Ce fut en ce tems là, qu'il luy prit envie de voir toutes les Dames de Naples. Son Capitaine des Gardes luy dit, que cela se pouroit faire à l'occasion de quelque Fête solennelle, où il y auroit grand concours de monde. Ainsi donc, la Fête de la Chandeleur aprochant, l'on s'avisa de faire celébrer la Messe au Pere *Capéce* dans l'Eglise de Sainte Marie *del-Popolo*, dont il estoit Recteur, & luy faire avoir la permission d'officier en habits Pontificaux. Ce Pere invita quantité de Dames à cette ceremonie, où il en vint en effet grand nombre, pour voir la pompe & la magnificence du Duc. Au retour de la Messe, quelqu'un luy ayant demandé, laquelle de toutes ces Dames luy avoit plu d'avantage, il respon-

respondit, que c'en estoit une, qui avoit telles & telles marques, par où il fit connoître la femme de Dom Charles Gaëtan. Cette Dame ayant apris, que le Duc l'avoit trouvée la plus belle de la compagnie, l'envoya prier de faire son Mari Capitaine de ses Gardes; & pour y réüssir, elle interposa le credit du Pere *Capéce*, à qui le Duc respondit, qu'il savoit le merite de cette Dame, & qu'en sa consideration, il faisoit son Mari General des Armes dans une des Provinces du Royaume. Le Duc profitoit volontiers des occasions d'en obliger la Noblesse, & tout nouvellement, il avoit fait Hannibal *Brancaccio* son Camérier, & luy avoit donné la Clef-d'or, selon la coûtume des Gentils-hommes de la Chambre du Roy d'Espagne. Il fit ce qu'il put pour avoir des Pages des meilleures Maisons de Naples, mais l'on ne luy en voulut jamais donner. Il fit écrire de nouveau par ses partisans à divers Prin-

ces

ces & Seigneurs du Royaume, pour les prier d'abandonner le parti d'Eſpagne, & il écrivit même de ſa propre main à quelques-uns, leur prométant d'ôter les Charges aux Populaires, pour les donner aux Nobles. Il deſiroit paſſionnement de débaucher toute la Maiſon d'Avalos, & y employa un Auguſtin de ce nom, avec un autre Religieux du même Ordre, apellé Frere Felix *Lanza*. Les Nobles respondoient au Duc, & à ceux qui leur écrivoyent en ſon nom, qu'ils vouloient attendre encore un peu, pour voir ce que les autres feroient, prométant tous de ſe déclarer contre l'Eſpagne, lors que ſon Alteſſe auroit pris toute la Ville. Il avoit ſi fort en tête l'union avec les Nobles, qu'il ne penſoit à autre choſe. De ſorte que les Populaires ne mirent guére à s'aperçevoir, qu'il eſtoit leur ennemi, & l'ami de la Nobleſſe. Et non ſeulement ils en murmuroient publiquement; mais ils déliberoient en-

encore de le tüer. Et la chose ala si loin, qu'un Récolet ala un jour au Palais, pour l'avertir de ce qui se disoit de luy parmi le peuple. Ce Religieux commençant par luy remontrer, que son Altesse faisoit bien mal de caresser les Nobles, qui étoient ses ennemis mortels, le Duc prit feu, & l'empoignant par le devant de sa Robe, le mit hors de sa Chambre, commandant qu'on le menât prisonnier à la Vicairie, d'où il le fit sortir néanmoins quelques jours aprés, à la priére du Cardinal *Filomarini*, pour être conduit aux prisons de l'Archevêché. Il y avoit fait emprisonner peu de temps auparavant un Jacobin, nommé Frere Charles *Capéce-Latro*, sur un soupçon d'intelligence avec les Espagnols, mais il le fit élargir, dés qu'il sut, qu'il estoit fils d'Hector *Capéce*, principal Regent collateral du Vice-Roy.

Ayant grand peur des Populaires, & voulant empêcher qu'ils ne vinssent, comme ils faisoient incessam-

ment, à ſon Palais, il leur ordonna de procéder à l'élection de leur Elu, afin qu'ils s'adreſſaſſent à luy, pour toutes leurs afaires. Ils élurent donc dans l'Egliſe de ſaint Auguſtin *Antonello Mazzella*, Marchand Banquier, qui étoit fort aymé pour ſes bonnes qualités. Le Duc luy donna le ſoin de faire les proviſions neceſſaires de bled, avec plein pouvoir d'en faire venir de tous les endroits qu'il voudroit. Il prit cet homme en affection, & dans les commencemens, il ne faiſoit rien, qui conçernât l'interét du peuple, ſans prendre ſon avis, & châtioit rigoureuſement ceux qui ne luy obéiſſoient pas; & même un jour il fit paſſer par les armes un homme, qui avoit parlé arogamment à ce Magiſtrat.

Cependant, le Duc prenoit toutes les ſuretez qu'il pouvoit contre la mauvaiſe humeur du peuple. Il tenoit dans la cour de ſon Palais une Compagnie de cent hommes, qui ſe

ſe métoient en faction, toutes les fois qu'il ſortoit, ou qu'il entroit, & cette Compagnie ſe changeoit tous les jours. La porte de la Sale étoit gardée jour & nuit par dix Mouſquetaires, & dans la Sale méme, il y avoit une Compagnie d'Alebardiers. Sa Chambre étoit gardée par des Carabins, & perſonne ne pouvoit l'aborder avec aucune ſorte d'armes.

Dés le commencement qu'il ariva à Naples, il mangea toujours ſous le Dais, & durant le repas il y avoit des Muſiciens, qui chantoient inceſſamment des airs à ſa loüange. Il ne laiſſoit pas néanmoins de vaquer aux afaires, ſe levant ſouvent de table, pour ſigner des Placets, expédier des ordres, & donner des audiences.

Il avoit toujours eu envie de donner un aſſaut general au quartiers des Eſpagnols, mais aprés que les Princes & les Seigneurs qu'il avoit invités à ſon parti, luy eurent promis

d'abandonner celuy d'Espagne, quand il se seroit rendu maître de toute la Ville, il résolut de faire un dernier éfort. Il apela donc à Naples les *Capi popoli*, qui étoient répandus par les Provinces du Royaume, lesquels se rendirent la plus part à Naples, & entre les autres, Jacques *Rosso* vint de *Juliane* avec mille Bandis; le Maistre de Camp *Mollon* avec trois mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, Sébastien *di Lauro* avec six cens Bandis; *Pulito della Pastina*, fit répondre par son Sécretaire à la lettre du Duc, qu'il ne devoit, ny ne pouvoit aler à Naples, de sorte qu'il resta à Salerne, envoyant pourtant deux mille hommes. Le Duc se fâcha fort de cette réponse, s'imaginant qu'elle venoit de la téte de son Secretaire, qui étoit Frére Luc *di Campagne*, Jacobin, & grand amy du Prince *Ludovisio*;& dés lors forma le dessein de le faire assassiner. Mais la vraie cause du procedé de ce Capitaine, étoit qu'il avoit

avoit apris, que le Duc consideroit & ménageoit trop les Nobles. Qui est la raison pourquoy Paul de Naples s'aliéna aussi de luy, aprés avoir déclaré plusieurs fois en public, que si le Duc ne changeoit de métode, il le tüeroit de sa propre main. Paroles, qui étant raportées au Duc, luy firent conçevoir une haine mortelle contre Paul, & chercher tous les moiens de le faire tuer. Cependant il dissimula toujours avec luy pour le prendre au dépourvu,

Le dixiéme de Fevrier il entra donc dans Naples, sous conduite de ces *Capi-popoli*, & de quelques autres Capitaines, douze mille hommes d'Infanterie, presque tous Bandis, avec quelques Compagnies de Cavalerie. Le Baron de Modéne, Maistre de Camp General, y vint aussi, laissant à Averse le Sieur de la Valéte pour commander en sa place, ce Gentil-homme ne voulant, ou ne pouvant pas se trouver à l'assaut, sous prétexte de

quel-

quelque indiſpoſition. Quelques gens crurent, qu'il avoit refuſé de combatre, parce qu'il déſiroit que le Duc fût batu, comme il y avoit bien de l'aparence qu'il le feroit, les Eſpagnols s'étant mis en eſtat de ſe tres-bien défendre. La veille de l'aſſaut, le Duc fit tranſporter quantité de poudre, de boulets, d'échelles, & de béches au Palais de la Princeſſe de Gravine, proche *San-Carlo delle Mortelle*, a & diſtribua tous les poſtes, afin que tout le monde fût prét pour le lendemain, qui eſtoit la Fête de Nôtre Dame de Mont-Carmel. Il ordonna a Paul de Naples d'attaquer la porte de *Chiaya*. Celle qu'on apele *Porta Medina* fut aſſignée à Sébaſtien *di Lauro*, qui ſe préparoit a eſcalader la muraille. Les Maiſtres de Camp *Caſtravivo* & *Alexis* ſe campérent à la porte du ſaint Eſprit, le Capitaine *Puca* à ſainte Claire, environnant avec ſa Milice la Maiſon Profeſſe des

a *Poſte que tenoient les Eſpagnols.*

des Jesuites, & le Monastere de Saint Sebastien. La Cavalerie commandée par Horace *Vassallo* se rangea par escadrons le long *delli Banchi nuovi*, à dessein d'entrer dans les Quartiers Espagnols, dés que la tranchée seroit ouverte à Sainte Marie la neuve, où le Capitaine *Mellon* devoit donner l'attaque. François *Bettibello* & *Carlo Longobardo* se posterent au lieu apellé *Donna Alvina*. Les troupes de *Pulito della Pastina* commandées par Hannibal *Brancaccio*, & par le Sergent Major Charles de Rose, occupérent la Doane & le Port. Le même jour, dixiéme de Février, le Duc avoit envoyé un ordre à tous les soldats de ne tuer aucun Napolitain, quand ils entreroyent dans les Quartiers Espagnols, sous peine de la vie: & commanda à tous les Capitaines, de se tenir préts avec leurs armes au premier signal, que leur donneroit la cloche de Saint Laurent. Il fit jetter dansles Quartiers des ennemis des lettres,

lesquelles il les exhortoit de reçevoir les Populaires, de qui ils n'avoyent rien à craindre, & de vouloir tourner leurs armes contre les Espagnols. Sur le soir, il se retira au Palais de Gravine, où il rangea dans le jardin, & dans les maisons voisines deux mille soldats, tous d'élite. Il ne voulut point se coucher, mais seulement se mit à reposer sur une chaise, s'entretenant un peu de tems avec son Confesseur, à qui il dit; *Je voudrois bien savoir ce que font maintenant mon Ange Gardien, & celuy de Dom Jean d'Autriche.* Aprés quoy il se mit à discourir des Anges. Le lendemain matin la Cloche de Saint Laurent ayant sonné, les gens du Duc donnérent l'assaut de tous côtés aux Espagnols, qui se défendirent toujours vigoureusement. Ils gardoient la Porte de *Chiaya* avec quatre piéçes de canon, & empêchérent les gens de Paul de Naples de s'en aprocher. Le poste de *san Carlo delle mortelle* estoit gardé par

par un bon nombre de Mouſquetaires, & défendu par le canon du Château-Saint-Elme, qui tira inceſſamment ſur les Populaires, & en emporta grand nombre. Ils firent pluſieurs décharges contre le Palais de Gravine, où eſtoit le Duc; & beaucoup de ſes gens y furent bleſſés des éclats des pierres, qui tomboient de toutes parts. Sebaſtien *di Lauro* ne put jamais avancer dans la *Porta-Medina*, d'où les ennemis le repouſſerent à coups de canon & de mouſquetades. Ceux, qui aſſaillirent la Porte du ſaint Eſprit, ne furent pas plus heureux, ni pareillement ceux qui attaquerent la Maiſon des Jeſuites, leſquels furent repouſſés avec des pots de réſine boüillante, & des feux grégeois. Les Eſpagnols eurent encore le même ſuccés dans les poſtes *della-Nuova*, & *Donna Alvina*. Le Duc demandoit à tous ceux, qui venoyent de tems en tems à luy, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit, ſi les Populai-

res avoyent gagné quelques postes, & n'aprenant que des nouvelles fâcheuses, s'afligeoit extraordinairement, & ne pouvoit se tenir en place, estant dans des transes mortelles. Et comme son Confesseur, & son Capitaine des Gardes l'exhortoient de prendre garde à sa personne, le lieu estant fort exposé au canon du Château-saint Elme, il répondit; *Je voudrois aler en l'autre monde avec une mousquetade dans la tête.* Et la nouvelle luy estant venüe, que Paul de Naples avoit été tué d'une arquebusade, il dit; *Tant mieux pour moy, qui par sa mort suis délivré d'un grand ennemi.* Mais par malheur cette nouvelle se trouva fausse sur la fin du jour.

Il y eut dans cet assaut quantité de Populaires tués, & encore d'avantage de blessés; & tout le plus grand mal qui se fit aux Espagnols, fut que les gens de Paul de Naples, au lieu de combatre, se mirent à piller le Palais du Prince de *Monte-*

sarchio

ſarchio à *Chiaia*. Le Duc fut ſi honteux du mauvais ſuccés de cet aſſaut, qu'il n'en oſoit lever yeux, ny retourner à Naples. Il méditoit d'ataquer *Pozzuolo*, mais faiſant la revüe de ſes troupes, il les trouva ſi diminuées, qu'il fut obligé d'en paſſer ſon envie. Sébaſtien *di Lauro* s'en étoit retourné avec tout ſon monde, & quelques inſtances, que le Duc luy fit de revenir, il n'en voulut jamais rien faire, aprehendant le reſſentiement de ce Prince. Aprés avoit été trois jours à Poſilipe, il retourna à Naples, où il ala voir le Maiſtre de Camp *Pérez*, qui avoit reçu une mouſquetade dans la gorge, il le vit penſer, & luy apliqua luy-même les médicamens. Il commença de ſonger, comment il ſe pouroit vanger du Baron de Modéne & de Paul de Naples, & il s'aviſa de ce moien. Il aſſembla le Conſeil de Guerre dans le Palais de Dom *Ferrante Caraccioli*, où il apella le Baron de Modéne, François

Ferlincier General de la Cavalerie, Hannibal *Brancaccio*, son Capitaine des Gardes, Jérôme *Fabrani*, Paul de Naples, & le *Baroncino*, son cousin, avec les Maistres de Camp *Calco*, *Castrovivo*, *Landi*, *Puca*, *Mellone*, & quelques autres Officiers. Il y proposa d'envoyer Paul de Naples à *Foggia*, pour lever une somme d'argent, dont il avoit tres-grand besoin. Ce Capitaine répondit, qu'il y iroit volontiers, pourvu que son Altesse luy donnât le pouvoir de changer les Oficiers, comme bon luy sembleroit. Le Duc se leva, & le prenant par la main, apella son Secretaire & luy dit; *Donnés à ce Capitaine tout ce qu'il demande*; puis ajoûta; *Descendés, Seigneur Paul, à la Secrétairie, & faites vous expédier les Patentes, telles que vous les desirés.* Il y ala donc avec le *Baroncino*, son cousin, par un Escalier secret, & étant en bas, quelques soldats se saisirent de leurs personnes, leur disant, qu'ils avoient ordre de son

Al-

Alteſſe Séreniſſime de les arréter tous deux. Ils furent donc conduits de nuit aux priſons de la Vicairie. Le Duc s'adreſſant enſuite au Baron de Modéne, luy ordonna de ſe pourvoir de toutes les choſes néceſſaires, pour aler aſſiéger Capoüe, qu'il eſpéroit prendre bien tôt par ſon moien. Le Baron reçut ce commandemant avec une extrême joye, s'imaginant par là, qu'il étoit rétabli dans les bonnes graces de ſon Alteſſe, d'autant plus que l'exhortant de s'aler repoſer, elle l'acompagna juſques hors de ſa Chambre. Elle ne l'eut pas plutôt quité, qu'il fut arêté avec le Cavalier Michelin, & ſon neveu, par Dom Joſef *Scoppa*, qui faiſoit gloire de ſervir de Sergent & de Satellite au Duc. Comme on luy ôtoit ſon épée, il dit avec un profond ſoupir; *Je voudrois bien, que Monſieur le Duc de Guiſe me rendit l'argent, que j'ay dépenſé pour luy à la Guerre de Sedan.* Pendant que l'on conduiſoit

ces trois Gentils-hommes à sainte Marie d'*Agnena*, *Bernardo Spirito* ala trouver Paul de Naples, & luy dit; *Seigneur Paul, préparés-vous à mourir avec vôtre cousin. Car vous n'avés plus qu'une heure à vivre.* Ils se confessérent tous deux à un Récolet, à qui Paul donna quatre cens sequins, pour prier Dieu pour eux. Il se plaignit beaucoup du Duc, disant, qu'il étoit payé d'une trahison, pour tous les services, qu'il avoit rendus au peuple & à son Altesse. Aprés qu'ils se furent confessés, on les fit asseoir tous deux sur des chaises, où ils furent étranglés. Pendant que cette éxecution se faisoit, le Duc fit venir le Pere *Capéce* dans sa Chambre, & luy dit d'un sang froid; *Pere, Maître Paul de Naples est étranglé tout présentement en prison avec son cousin, & demain je feray porter sa tête au Marché. Que dira l'Annese? je veux faire mourir aussi Sébastien di Lauro, parce qu'il s'est retiré sans ma permission; &*

Pulito

Pulito della Paſtina, *pour n'avoir pas voulu venir à l'aſſaut*. Le Pere *Capéce* demeura ſurpris de ces nouvelles, &.demandant pourquoy cela, le Duc répondit, parce que Paul de Naples a ſacagé le Palais de *Monteſarchio*, *& qu'il n'a pas fait ſon devoir le jour de l'aſſaut. Ces raiſons*, répliqua le Pere, *ne ſeront pas ſufiſantes, pour apaiſer le peuple, qui le voioit de ſi bon œil, luy & ſon couſin, & j'apréhende bien, qu'il ne ſe ſouléve contre Vôtre Alteſſe, dans la penſée qu'il aura, qu'elle ne l'a fait mourir, que parce qu'il étoit ennemi mortel de la Nobleſſe qu'elle ayme tant: & il eſt même à craindre, qu'à l'avenir les Capi-popoli du Royaume, ne refuſent de luy obéir. Que Votre Alteſſe conſidére, que trois mille hommes de pied, qui étoient ſous le commandemeut de ce Capitaine, & qui ſe trouvent actuellement dans Naples, chercheront toutes les occaſions de vanger ſa mort. C'eſt pourquoy, je ſerois d'avis, que Vôtre Alteſſe envoyât prontement toute*

 cette

cette Milice hors de Naples, & que si l'on expose demain au matin les têtes de Paul de Naples, & de son cousin, l'on y atachât un Ecriteau, contenant, que Vôtre Alteße les a fait décapiter, pour s'être amusés à sacager le Palais du Prince de Montesarchio, pendant que l'on donnoit l'assaut, & pour avoir empêché le transport des bleds de la Poüille à Naples. Ce qui servira à apaiser le peuple. Au reste, je conseille à Vôtre Altesse d'épargner le sang, le plus qu'elle poura, & d'atendre qu'elle ait la Couronne sur la tête. Alors, elle se vangera à l'aise de tous ceux, qui l'auront offensée: au lieu que pour le présent, il faut feindre & dissimuler. Je vois bien, repartit le Duc, *que vous me voulés du bien, mais aussi soyés bien assuré, qu'un jour je feray venir de Rome une baréte rouge pour vous.* Il donna aussi-tot l'ordre pour le renvoy des soldats de Paul de Naples, sous la conduite d'Horace *Vassallo*, à qui il commanda de donner part au Prince de *Montesar-*

chio

chio de la mort de Paul de Naples, son ennemy mortel. Cet Officier estant arrivé le jour suivant à Avelline, il s'y saisit de tous les biens, & de tous les meubles de Paul & de son cousin, lesquels ils envoya dés le même jour au Duc. Quand les têtes de Paul & de son cousin furent portées par la Ville, l'Annese, qui aymoit beaucoup le premier, en prit l'épouvante. Ce Capitaine s'étoit atiré la haine du Duc, à force de montrer celle qu'il avoit pour la Noblesse, en menaçant publiquement de mettre les mains sur le Duc, s'il la défendoit; Et c'estoit pour cela, que le peuple de Naples l'aymoit éperdûment, & eut un extrême regret de sa mott, qui décria beaucoup la conduite du Duc. Le Baron de Modéne estoit chéri de tout le monde, mais particuliérement des soldats, dont il estoit le Capitaine & le Pere, car il s'en faisoit craindre ou aymer, selon les occurrences. Le peuple l'aymoit tendre-

ment, parce qu'il le connoissoit pour un homme desinteressé, qui n'avoit jamais voulu profiter de la moindre chose dans tous les lieux, qui avoient été abandonnés au pillage; & ce qui est singulier, c'est qu'il n'emporta de Naples que le même habit, qu'il y avoit aporté. Ils l'eussent élu volontiers pour leur Duc, & peu de gens s'y fussent oposés, y en ayant même quantité, qui solicitoient avec chaleur la deposition de Monsieur de Guise, pour mettre le Baron en sa place. Et c'est pour ce sujet, que le Duc le fit emprisonner avec ses deux Compagnons, qui eussent été des instrumens propres, pour faire déclarer le peuple en sa faveur. Comme le Duc vouloit absolument sa mort, il le fit acuser d'avoir fourni dix mille boisseaux de bled aux Espagnols, & envoya *Aniello Portio* à Averse, pour informer contre luy. Il le fit donc transférer à la Vicairie, où il resta jusques à la conclusion de son pro-

cés.

cés. Dans le même tems, il fit arrêter plusieurs Officiers de ses amis, sous prétexte, qu'ils avoyent intelligence avec les Espagnols. Il commença par le Maistre de Camp *Calco*, & continua par l'Abbé *Marco*, Colonel des Dragons, & André *Roma* Capitaine de Cavalerie, les intimes du Baron de Modéne. Il fit couper la tête aux deux premiers, à un jour l'un & l'autre, ayant fait dresser un procez plein de crimes supposés. Pour le troisiême, sa mére estant alée au Palais, avec environ deux mille Dames, pour demander sa liberté au Duc, ce Prince mit la tête à la fenêtre, & faisant semblant d'avoir égard à leurs priéres, promit de le faire élargir le soir du même jour, & puis envoya l'ordre de le décapiter sur le camp, & fit exposer sa tête dans la Place de la Vicairie. Ce qui luy atira le nom de parjure & d'homme sans foy. Le Maistre de Camp *Zapullo* auroit été traité de même, sans la goute qui luy

été saisi avec des lettres adressées au Cardinal *Filomarini*, il les lut comme les autres, & y trouvant je ne say quel équivoque, il fit emprisonner ce Religieux, & ala porter luy-même les lettres au Cardinal: D'où commença la mésintelligence entre eux, d'autant plus que le Cardinal ne pouvoit plus suporter la licence, que le Duc se donnoit de faire mourir tant d'Ecclésiastiques; ny la vanité, avec laquelle il se faisoit dresser le Dais dans les Eglises. Ce qui ayant été remontré au Duc, par le Pere *Capéce*, de la part du Cardinal, il ne feignit point de traiter le Cardinal do fou. Il se soucioit si peu des Immunités Ecclésiastiques, qu'il fit arrêter deux Prêtres, dont l'un afichoit de nuit des Manifestes des Espagnols, qui prométoient au peuple une Amnestie generale, & l'autre portoit dans ses poches je ne say quelles Armoiries d'Espagne, peintes sur du parchemin. L'un de ces Prétres, qui étoit Calabrois, eut plu-

plusieurs fois la question, mais jamais il ne confessa rien. L'autre confessa, avant même que d'y étre apliqué, qu'il avoit été envoyé par Dom Jean d'Autriche, pour soulever le peuple, & le faire retourner à l'obëïssance du Roy d'Espagne. Le Duc assembla un Conseil, où il proposa, s'il pouvoit faire mourir ces deux Prêtres. Augustin *Mollo*, François d'*Amato*, *Aniello Portio*, *Bernardo Spirito*, & le Secretaire *Fabrani* répondirent affirmativement, pretendant, que c'étoit un crime de Leze Majesté. Là dessus il fit apeler son Confesseur, & luy en demanda son avis. Mais ce Pere luy répondit, que ce jugement apartenoit à l'Ordinaire Ecclésiastique, savoir le Cardinal Archevéque, & qu'il n'y avoit point de Leze Majesté, n'y ayant point encore ny Roy, ny Duc, n'y de République, puisque la confirmation du Siége Apostolique (de qui le Royaume relêve) n'y étoit point intervenuë.

Que ſi le Pape venoit à ſavoir, que Son Alteſſe métoit les mains ſur les Ecléſiaſtiques, auſſi-bien que ſur les Séculiers, il ne manqueroit pas de ſe déclarer contre Elle; par où le peuple tomberoit dans deux guerres à la fois, l'une avec le Pape, & l'autre avec les Eſpagnols. Le Duc ſe rendit à ces raiſons, & renvoya les deux Prêtres à l'Oficialité.

Comme l'argent luy manquoit, & qu'il ne trouvoit pas à vendre les pierreries, n'y les joyaux, qu'il avoit fait enlever des *Monts*, les Marchands aprehendant d'être obligés de les reſtituer, au premier changement, qui ariveroit: il envoya ſon Capitaine des Gardes à Rome, afin de les y vendre, & de luy en porter l'argent. Ce Capitaine ayant loüé des félouques, il les chargea ſecrêtement de diverſes marchandiſes. La choſe vint aux oreilles des confidens de l'Anneſe, qui luy conſeillérent de les métre en ſequeſtre. La veille du jour deſtiné pour le de-

depart, l'on ala investir ces Félouques par l'ordre de l'Annese ; mais jamais l'on ne put trouver les pierreries. Le Duc ayant sû cet insulte, jura bien de s'en vanger. Cependant, il fit partir son Capitaine des Gardes, sous prétexte d'aler reçevoir à Rome une grosse somme d'argent, que sa mére luy envoyoit, & publia un Manifeste, par lequel il ordonnoit à tous les Gentils-hommes Napolitains, qui tenoient pour le Roy d'Espagne, de comparoître, ou en personne, ou par procureur, dans le terme d'un mois, sous peine de confiscation de leurs biens, & sous toutes les autres peines ordonnées par les Loix contre les Rebelles. Il en exceptoit le Duc de Matalone, parce qu'il savoit, qu'il estoit horriblement haï du peuple. Il solicitoit encore ces Gentils-hommes par des lettres, qu'il leur faisoit écrire par les Oficiers Napolitains, qu'il avoit auprés de sa personne ; & souvent il aloit visiter les Monasteres

di

di Dona Romita, *Regina Celi*, *del Giesu*, *di san Ligorio*, & *san Gaudioso*, pour exhorter ces Dames d'écrire à leurs parens, & de les porter à entrer dans le party du peuple, les assurant qu'il chercheroit tous les moyens de les contenter. Il solicitoit puissamment les sœurs du Marquis du Guast, qui estoient à *san Gaudioso* ; & en effet, elles écrivirent plusieurs lettres en sa faveur. Cette invitation atira beaucoup de Nobles à Naples, où le Duc les reçut a bras ouverts, les renvoyant avec sa sauve-garde. Quelques uns promirent par lettres qu'ils viendroient. Il avoit presque toujours en sa compagnie Octavien, Marc-Antoine, Hannibal, & Charles *Brancaccio*, *Massillo* & François *Caracciolі*, Dom Charles Gaëtan, le Prince de la Roque, Dom André de Gonzague, les Evêques de *Calvi*, de *Lanciane*, & de *Cacosie*. Ce dernier luy servoit de Grand Aumonier, & luy prensentoit l'E-

van-

vangile & la Paix à baiſer à la Meſſe. Il faiſoit grande parade de ce cortege, & diſoit, que c'étoit la compagnie qu'il luy faloit, & non pas celle de la canaille du Marché. Ces Gentils-hommes prenoient plaiſir a ſa converſation, parce qu'il les entretenoit des jours entiers de la gloire & des actions de ſes Ancêtres, de ſes propres exploits & de ſes avantures d'amour, dans le reçit deſquelles ſe voyoit toute ſa vanité. Quelquefois il agitoit des queſtions de Chimie, & ſe plaiſoit a parler de la compoſition des poiſons, & de pluſieurs autres ſecrets de cette nature. Il faiſoit auſſi des diſcours d'Aritmétique, où il leur démontroit, combien il faloit de boiſſeaux de bled au peuple pour ſa ſubſiſtance. Il leur propoſoit des doutes de Philoſophie, & de Theologie. Il diſcouroit a merveilles de l'Aſtrologie, & diſoit, que c'étoit par où avoit commencé ſon amitié avec le Baron de Modéne,

qu'il

qu'il avoüoit être fort habile en cette ſcience. Tous ces Cavaliers admiroient la facilité qu'il avoit a parler de toutes choſes, & l'aplication qu'il y faiſoit toujours de quelques hiſtoires des anciens Auteurs. Et comme il s'aperçevoit bien de leur admiration, il affectoit de demander à ceux, qui le ſervoient à table, qu'eſt-ce que ces Seigneurs diſoient de luy, afin de s'atirer des reſponſes flateuſes; qui eſtoit un endroit, par où l'on eſtoit toujours certain de gagner ſes bonnes graces.

Il dormoit fort peu, & ſe levoit d'aſſés bon matin, pour donner audience à une infinité de gens, qui rempliſſoient tous les jours ſa chambre & ſon anti-chambre: & quelque fois il ne trouvoit pas le tems de s'habiller, quoy qu'il y fût fort pront.

Environ ce tems, la Ville d'Ariane fut priſe par divers *Capi-popoli*, qui y firent vingt Nobles priſonniers, & les envoyerent à Naples,

où peu s'en falut, qu'ils ne fussent mis en piéçes par le peuple ; mais la résistence vigoureuse des soldats, qui les amenoyent, le déroba à sa fureur.

Le Duc fut horriblement solicité de faire mourir ces Gentils-hommes comme des rebelles, mais bien loin d'y vouloir consentir, il les donna en garde aux Seigneurs Napolitains, qui composoient sa Cour. Ce refus offensa tellement les Populaires, que s'étant assemblés en grand nombre chez l'Annese, ils résolurent de faire leurs derniers efforts, pour obtenir l'élection des Sénateurs. Ils envoyerent donc au Duc un Projet contenant la maniére qui estoit, que les Sénateurs fussent au nombre de trente, quinze Nobles, & quinze Populaires, afin que les sufrages du peuple fussent égaux à ceux de la Noblesse. Que l'on en changeât vingt tous les ans, laissant toujours dix des anciens avec les nouveaux; Qu'il y en eût quin-

ze de la Ville de Naples, & les quinze autres fussent tirés de principales Villes du Royaume. Qu'il y en eût toujours dix, qui demeurassent au Palais, & se changeassent tous les mois, deux desquels eussent la surintendance des Gabelles establies par Charles-Quint, & de toutes les autres impositions, qui se métroient a l'avenir, suivant le besoin des afaires. Que l'on en destinât deux pour les Causes Criminelles, & deux autres pour les Civiles ; desquels l'un fût toujours Populaire, & l'autre Noble.

Quant au Patrimoine Ducal, ils prétendoient le former de tout ce que le Roy d'Espagne, & les Nobles, qui refusoient d'embrasser le parti du peuple, possedoient dans le Royaume. Ils vouloient encore apliquer à ce Patrimoine tous les biens tenus par les Jesuites, qu'ils vouloient chasser de toutes les Villes de l'Etat. Ils demandoient la franchise du Port de Naples pour tou-

toutes les Nations, & même pour les Juifs, & pour les Turcs, afin qu'ils y puſſent négotier librement, comme ils font en tant d'autres Villes de l'Europe.

Le Duc reſpondit, qu'il conſentoit volontiers, que l'on procédât à l'élection des Sénateurs, & que le Royaume de Naples fût érigé en République; qu'il avoit déja traité avec les Juifs pour la ſomme de deux cens mille écus. *J'ay déja penſé*, ajoutoit-il, *que pour bien établir Nôtre République, & en bannir à jamais les Eſpagnols, il eſt neceſſaire de la mettre ſous la protection de la France, à qui nous donnerons une ſomme d'argent, pour nous fournir une Armée Navale, juſques à ce que Nôtre République ſoit en état d'en métre une en mer. Au reſte nous entretiendrons toujours une étroite correſpondance avec cette Couronne, que nous aſſiſterons réciproquement dans ſes Guerres. Si la République de Veniſe ſe conſerve depuis tant de ſiécles par de ſemblables maxi-*

maximes, que ne fera point la Nôtre, qui à bien plus d'etendue de païs, & qui est bien mieux pourvüe des choses necessaires?

Mais comme il vouloit empêcher adroitement l'élection de Senateurs, il dit premiérement, que l'on ne pouvoit pas aliéner les Biens des Jesuites aux Séculiers. A quoy quelques Docteurs répondirent de la part du peuple, que l'on en pouroit obtenir la permission du Pape, en appliquant une partie de leurs revenus à d'autres Eglises; & que si le Pape refusoit cette grace, l'on pouroit passer outre sans luy, le Royaume n'ayant rien à craindre des forces de l'État Ecclesiastique. *Mais* (répliqua le Duc) *quel remêde aporterons-nous au Droit de Vasselage, que la Noblesse a par tout le Royaume? Car elle ne voudra jamais y renoncer. Et d'ailleurs comment la forme d'une République, qui consiste dans l'égalité, poura-t-elle*

s'accorder avec l'inégalité des Titres entre les Senateurs? Jules *Capone*, *P*rofesseur en Droit, & le Docteur Vincent d'Andrée dirent, que l'on y remedieroit en relâchant aux Titulaires les Droits qu'ils prenoient sur leurs Vassaux, & en leur ôtant l'administration de la Justice & les Titres: Et que ceux des Nobles, qui refuleroient de consentir à ce Reglement, seroient bannis du Royaume, & leur *P*atrimonie apliqué au Domaine de la République, avec permission à leur Vassaux de les tuer, s'ils ne se retiroienr. Le Duc demanda du tems pour y penser, disant, que cette affaire en valoit bien la peine, mais en effet pour la tirer en longueur, & lasser le peuple dans son attente. Il écrivit aussi-tôt au Marquis *del Monti*, qui estoit alors à Rome, de venir à Naples, luy prométant la Charge de Maistre de Camp General, qu'il vouloit ôter au Baron de Modéne,

& il attendoit de jour à autre le Chevalier de Guise, son frere, a qui il destinoit la Charge de Generalissime du Royaume. Mais plusieurs *Capi-popoli*, s'aperçevant des finesses du Duc, s'assemblerent dans la maison de l'Annese, qui estoit rentré dans les bonnes graces du peuple, qu'il avoit perdües a la venüe du Duc a Naples, & prirent la résolution de créer les Senateurs en dépit de luy. Pour cet effet, ils sortirent un jour du Convent des Carmes avec l'Annese, & *Antonello Mazzella*, Elu du peuple, & marchérent par la Ville, l'épée nüe a la main, criant, *Vive le Peuple*, ce qui les fit suivre par une infinité de monde. La nouvelle en estant alée aux oreilles du Duc, il sortit aussitôt du Palais, & ala avec ses Gardes trouver l'Annese, & les autres Chefs. Il les rencontra prés de la Vicairie, & leur entendant crier, *Vive le Peuple*, il prit son chapeau a

la main, & cria à l'envi, *Vive le Peuple*. Les deux partis se rangérent chacun de leur côté, se tirant quelques mousquetades l'un à l'autre, sans qu'il y eût personne de blessé. Sur quoy le Duc ala se jetter intrépidement parmi eux, & redoubla le cri de, *Vive le Peuple*. Ce qui troubla si fort les gens de l'Annese, qu'ils respondirent tous en écho, *Vive le Peuple, & le Duc de Guise*: & dans ce moment l'Annese, *Mazzella*, & Vincent d'Andrée commencerent de le saluer, estant tous quatre blêmes, & tremblans. Enfin cette levée de Bouclier se termina à retourner au Palais avec le Duc, de qui ils se separerent ensuite honnêtement.

Ces trois Chefs avoient formé cette Cabale, sur ce qu'ils voyoient, que le Duc se laissant aler à de tres-mauvais conseils, négligeoit le Bien Public. De sorte que de jour en jour l'on voyoit des Populaires se ranger

du côté des Espagnols. Et comme ils n'entendoient plus parler de l'Armée de France, dont le Duc leur avoit promis tant de fois le retour; que le pain manquoit, & que les Gouverneurs des Places, la plus-part François, & mis par le Duc, ne se métoient en peine, que de s'enrichir, pendant qu'ils tenoient l'occasion aux cheveux, l'on n'entendoit de tous côtés que des murmures & des plaintes contre le Duc. Ils s'imaginoient que tous ces désordres cesseroient par l'élection des Sénateurs, qui gouverneroient conjointement avec luy: mais tout cela ne servit, qu'à alumer d'avantage sa colére. Et dés lors, il ne pensa plus qu'à se vanger, à quelque prix que ce fût, de ses trois ennemis. Et pour y mieux réüssir, il commença de leur faire des caresses insidieuses, & de metre en œuvre tous les autres moiens, qui pouvoient les atirer dans ses filets. Le Docteur Vin-

cent d'Andrée se tint caché plusieurs jours, mais à la fin, à force d'invitations, il ala trouver le Duc, qui le reçut fort humainement, & le prenant par la main, luy dit; *Docteur Vincent, vous ne deviez pas en user de la sorte avec moy, qui vous ay toûjours aimé, & vous aime encore: c'est pourquoy, je vous promets en présence de toute cette Compagnie, que je vous pardonne de bon cœur, mais ressouvenés-vous, que vous êtes un homme de Robe, & qu'il vous sied mieux de manier la plume, que l'épée.* Ce Docteur vit bien à son haleine, que c'estoit une feinte, & que dans son ame il en gardoit du ressentiment. Aussi se tint-il bien sur ses gardes, ne se trouvant plus à la Cour, qu'avec des Populaires, qui avoient du crédit. L'Elu du peuple, qui n'étoit pas si fin, ne croyant pas, que le Duc eût rien sur le cœur contre luy, continuoit de faire sa Charge à l'ordinaire, & marchoit par la Ville

avec

avec plusieurs Populaires en armes. L'Annese au contraire ayant pris l'épouvente, ne sortoit plus du *Tourion* des Carmes, dont il étoit Gouverneur depuis que le titre de Duc de la République de Naples avoit été déferé à Monsieur de Guise. Ce lieu étoit gardé par six cens soldats, qu'il payoit de ses propres deniers, & pour être encore plus en sûreté, il envoya au Duc une lettre du Roy de France, qui luy recommandoit sa personne & sa famille. Le Duc haussa les épaules, en la reçevant, & dit d'un air mortifié, & qui montroit bien le dépit qu'il avoit dans l'ame, qu'il ne manqueroit pas d'obéir au Roy son Maître. Cependant, le soir du même jour, il ne put s'empêcher de dire à ses confidens, en se mordant le doit; *Ce coquin là me la paiera.* Il s'étoit rendu si odieux au peuple, que l'on disoit publiquement, que l'on se defairoit bien-tôt de luy. Ce

qui luy donna tant de fraieur, qu'il augmenta sa Garde jusques à mille Arquebusiers. Il fit amener au Palais dix piéçes de canon avec quantité de poudre & de boulets. Il avoit toujours auprés de sa personne Onufre *Pisacani*, Josef Palombe, *Mateo d'Amore*, François *Battimiello* & *Carlo Longebardo*, qui l'acompagnoient par tout avec quantité de Populaires, en armes, prenant d'autant plus d'intérêt a sa conservation, que tout leur étoit permis sous son Gouvernement. Quand le Duc entroit dans quelque Eglise, l'on en faisoit sortir tout le monde, afin de faire place à ses Gardes, qui l'environnoient de toutes parts, mais particuliérement les Arquebusiers, à qui il se fioit d'avantage.

Un jour, il se répandit un bruit par la Ville, que le Duc devoit être massacré un certain Samedi, dans l'Eglise de l'Annonciade, où il avoit coutume d'aller au Salut. Les Conjurés

rés eussent fait assurement leur coup, sans la trahison de l'un des compsi-ces, qui étant conduit en sa présence luy révela toute l'entreprise. Le Duc faisoit semblant de vouloir luy par-donner, mais il céda à la priére de ceux que je viens de nommer, à qui il avoit donné le mot, pour deman-der instamment sa mort. De sorte que ce miserable fut pendu avec ses deux complices. Et le Samedi sui-vant, le Duc ala à l'Annonciade, pour montrer, qu'il n'apréhendoit rien. Véritablement il montroit as-ses de courage en de certaines ren-contres. Un jour qu'il s'étoit amas-sé quantité de gens armés sous les fenêtres de son Palais, à l'ocasion d'une querelle arivée entre le Mai-stre de Camp Gastalde, & deux Ca-pitaines, il descendit de sa Chambre avec ses Gardes, croyant que c'étoit quelque soulevement du peuple, & frapant de sa canne les premiers, qui tombérent sous ses mains, il fendit

la presse, & trouvant le Gastalde étendu sur la place, il fit prendre les deux Capitaines, qui l'avoyent tué, commandant qu'on leur coupât la tête sur le champ. Pour cet effet, l'on dressa un échafaut : mais, comme l'Exécuteur étoit prêt de faire sa charge, il mit la tête à la fenêtre, & leur fit grace. Cependant, ses amis luy conseillerent de ne s'exposer plus dans les tumultes, où sa personne couroit trop de risque, ayant tant d'ennemis sur les bras. Un autre jour, le menu peuple s'étant assemblé devant son Palais, & criant, *Nous voulons voir l'Armée Navale, autrement nous vous tuërons*, il répondit ; que si elle ne paroissoit point dans la Semaine Sainte prochaine, il s'abandonneroit entre leurs mains, pour faire de luy tout ce qu'ils voudroient ; mais qu'ils considerassent bien qu'il étoit Pair de France, & Parent de la Maison Royale, qui ne manqueroit pas de vanger sa mort, & de faire autant
de

de ruiſſeaux de leur ſang, qu'ils luy en auroient tiré de goutes. Comme il ſoupçonnoit l'Elu du peuple d'être l'auteur de ces ſeditions, il prit la réſolution de le faire aſſaſſiner. Pour l'endormir, il l'envoya querir un jour, & l'ayant tiré, à part luy dit; *Signor Antonello, je veux bien vous avertir, que l'on m'a donné avis, que vous aviés fourny ſix mille boiſſeaux de bled aux Eſpagnols, & le peuple s'en plaint horriblement, d'autant que vous luy ôtés le pain de la bouche, pour le donner à ſes Ennemis. Il ne me ſera pas aiſé d'arêter ſa fureur, c'eſt pourquoy prenés y bien garde.* Cet Officier s'excuſa, diſant, que tout cela eſtoit faux; & continua de faire ſa Charge comme à l'ordinaire, ne ſe ſentant point coupable. Le même jour, le Duc donna ordre à Jaques *Roſſo* de le tuer à quelque prix que ce fût, & cela fut executé au bout de deux jours en cette maniere. Cet homme alla chez le *Mazzella* avec cinquante hommes armés, & l'a-

yant trouvé dans ſa Sale, en affaires avec quelques gens, il luy fit tirer tout à la fois cinq mouſquetades, dont il demeura mort ſur la place. Enſuite, quelques ſoldats luy couperent la tête, & l'ayant fichée au bout d'une pique, la porterent par toute la Ville, diſant, *Il eſt mort, ce Traître, qui donnoit nôtre bled aux Eſpagnols.* Les *Capi-popoli* amis du Duc allerent dans la maiſon de ce malheureux, liérent ſon cadavre par les pieds, & le trainerent par la Ville, contraignant ſon gendre, a force de coups de bâton, de tirer luy même la corde, & luy reprochant d'une maniere inhumaine la parenté qu'il avoit avec un Traître. Ils prenoient les piéçes des habits du pauvre *Mazzella*, & en les montrant au peuple, crioient, *Voicy les habits de ce perfide.* Le peuple ſacagea ſon Palais, où il ne laiſſa pas même les fenêtres. Aprés cette belle execution, le Duc monta à cheval acompagné de ſes Gardes, & ala dans la maiſon

maiſon de *Mazzella*, où trouvant beaucoup de peuple amaſſé, il dit; *Ne vous métés plus en peine de rien, Mes enfans, ſi ce traître vous a ôté le pain des mains, pour moy, je vous en feray venir d'ailleurs en abondance.* Cette Canaille ſe tournant vers luy, & prenant ſon cheval par la bride, luy dit inſolemment; *Faites-nous venir l'Armée, ou bien nous prendrons d'autres réſolutions.* Le Duc prenant ſon chapeau à la main, leur répliqua; *Me voicy entre vos mains, ſi l'Armée de France n'arrive pas dans la Semaine Sainte, vous ferés de moy tout ce que bon vous ſemblera. Mais ſouvenés-vous, que les François ne manqueront point de vanger la mort de Henry de Lorraine, & que les épées, qui vous ont défendu juſques icy, deviendront des armes offenſives contre vous, en ſorte que vous ſerés en proye à deux Couronnes à la fois.* Il eut ce jour là aſſés de peur, bien qu'il fût environné de tous ſes Gardes, parce que le peuple eſtoit ſans nombre,

& que d'ailleurs il avoit devant les yeux l'exemple du traitement, que l'on avoit fait à Dom François Toralde.

Le lendemain la Veuve de *Mazzella*, vétuë en habit lugubre, se vint jeter à ses pieds, avec ses six filles, pour le suplier de vouloir prendre compassion de leur misere, & leur faire restituer tout ce que l'on avoit emporté de leur maison, ces pauvres filles ajoutant, que c'étoit leur dot, & que leur Pere n'avoit jamais rien derobé. Le Duc répondit impitoyablement, qu'il ne défendoit point la famille d'un Traître, ny les ennemis du peuple de Naples ; Qu'elles se retirassent donc de devant ses yeux. Ainsi, ces pauvres filles s'en allerent toutes désolées, sans savoir où donner de la tête, leur Beau-frere ayant été mis prisonnier à la Vicairie. L'Annese, qui trembloit de peur, fit vœu de ne sortir jamais de sa maison, & Vincent d'Andrée se sauva dans les

Quar-

Quartiers Espagnols, ne se laissant plus voir jusques au matin, que les Espagnols entrerent avec Dom Jean d'Autriche dans la Ville.

Quelques gens, qui avoient remarqué les démarches du Duc, & qui plaignoient l'infortune du pauvre *Mazzella*, commencerent de répandre un bruit parmy le peuple, que le Prince avoit fait tuer ce Magistrat, pour se vanger de la sortie, qu'il avoit faite quelques jours auparavant avec l'Annese & Vincent d'Andrée; sur quoy les Populaires prenant feu, furent sur le point de l'aller assassiner. La Semaine Sainte aprochant, sans que le Duc eût aucune esperance de revoir l'Armée de France à Naples, il commença de vouloir intimider le peuple, en faisant emprisonner quantité de gens, sous pretexte qu'ils avoient mal parlé de luy. Mais cela ne fit pas cesser la médisance; au contraire cela l'augmenta, & l'on ne feignoit point de l'apéler publiquement Tiran,

ran, & de dire, qu'il le falloit tuer. Voyant, que la rigueur, ny les caresses, ne pouvoient ramener le peuple, il fit courir un bruit le jour du Vendredi de la Passion, qu'il vouloit chasser les Espagnols de *Nisita*, pour y donner retraite aux Galéres de France, qu'il atendoit dans peu de jours. Pour cet effet, il sortir le lendemain de Naples, avec mille soldats, & six piéçes de canon, & ala planter une baterie devant le Fort de Posilipe. La baterie dura tout le Samedi & le Dimance suivant. Le Lundi matin, on luy aporta de bonne heure la nouvelle, que les Espagnols étoient enfin entrés dans les Quartiers du peuple, & que tous les Populaires crioient, *Vive l'Espagne*, & avoient reçu Dom Jean d'Autriche avec de grans honneurs. Il eut d'abord de la peine à croire la chose, mais il ne mit guére à en être bien assuré par un second Courrier. Il monta là dessus à cheval avec tous ses gens, & tira droit à Na-

Naples, mais quand il fut arrivé au *Vomero*, il y trouva quelques-uns de ses confidens, qui l'exhorterent de prendre une autre route, luy disant, que tout étoit perdu sans ressource, & luy raconterent le detail de l'entrée des Espagnols. Il entra dans une maison de Josef *Longo*, pour consulter ce qu'il devoit faire, & il ne vit point de meilleur party à prendre, que de s'enfuir. Quand il vit, que tous ses gens l'avoient abandonné, & qu'il ne restoit plus auprés de sa personne, que cinquante ou soixante Cavaliers François, ou Napolitains, les larmes luy tomberent des yeux. Ayant ôté sa perruque, & changé d'habit, de peur d'êrre reconnu, il prit la route d'Averse, par des chemins détournés, & passa prés de Juliane, où, le soir precedent *Giacomo Rosso* avoit tué l'Archiprêtre par son commandement. Il ariva a Sainte Marie de Capoüe, où le Sieur de la Valette estoit Gouverneur des armes, en la

place

place du Baron de Modéne. Il commanda a la Cavalerie, qui montoit a huit cens hommes de le suivre, disant, qu'il vouloit aler surprendre Capoüe. Mais ces soldats aprenant la dessus la nouvelle de la reddition de Naples aux Espagnols, se mutinerent contre luy. Ce qui l'obligea de prendre la fuite vers l'Etat Ecclesiastique, suivi seulement d'une vintaine de Cavaliers, ou environ. Mais ne pouvant passer le *Garigliano*, il fut obligé de retourner en arriére vers Capoüe: & le malheur voulut, que s'étant arêté dans un endroit, pour faire reposer ses chevaux, il fut investi d'une troupe de Cavaliers Espagnols, qui le firent prisonnier.

F I N.




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

